

# Le Socialisme

Directeur : JULES GUESDE

PARAIT LE SAMEDI



HUIT PAGES



LE NUMÉRO : 10 centimes

BUREAUX : 15, rue Visconti, Paris VI<sup>e</sup>, de 5 h. à 7 h.

ABONNEMENTS

Trois mois, 1.25 — Six mois, 2.50 — Un an, 5 fr.  
ÉTRANGER : Six mois, 3.50 — Un an, 7 fr.

## Anniversaire de Karl Marx

### SOMMAIRE

Commémoration. — BRACKE.  
La Théorie et l'Action chez Marx. — KARL KAUSKY.  
Karl Marx et ses critiques. — G. PLEKHANOFF.  
Du marxisme. — ROSA LUXEMBURG.  
Karl Marx. — H.-M. HYNDMAN.

#### PAGES INÉDITES DE MARX

Un discours inédit de Marx ;  
Les avances du capitaliste.

Marxisme et Éthique. — H. ROLAND-HOLST.  
Le marxisme en Angleterre. — Th. ROTHSTEIN.  
Le marxisme en Russie. — L. MARTOFF.  
Karl Marx et la question des femmes. — CLARA ZETKIN.  
La méthode marxiste. — Ch. RAPPOPORT.  
Retour à Bakounine. — Ch. BONNIER.  
Marx et l'agriculture. — COMPÈRE-MORÉL.  
La Vie et l'Œuvre de Marx.



### COMMÉMORATION

Le 14 mars 1883, l'homme Marx terminait sa vie. Le 14 mars 1908, tous les journaux, toutes les revues du Socialisme international mesurent la vie de l'œuvre de Marx, durant ce quart de siècle.

Vivre, c'est agir. Marx dans son œuvre a continué d'agir. Il a tellement pénétré la pensée et l'action du prolétariat révolutionnaire que, dans chaque nation, l'anniversaire donne l'occasion de revoir le mouvement du Parti dans son passé, de le définir dans son présent, de le prévoir dans son avenir.

Les travailleurs honorent Marx de la bonne manière, en l'étudiant.

C'est l'étonnement sans cesse renouvelé des bourgeois les plus instruits, de constater l'attachement du prolétariat au nom de l'homme qui, en décrivant jusqu'au dernier de ses ressorts le mode de production capitaliste, a montré la loi de son évolution, de sa genèse, de son développement et de sa fin.

Ils ont tant de peine à pénétrer les idées de Karl Marx qu'ils ne peuvent s'imaginer qu'elles soient accessibles aux prolétaires ignorants.

Vous ne nous ferez pas croire, disent-ils, que l'ouvrier comprenne les théories du *Capital*, qu'il s'assimile la loi de la lutte des classes, qui échappe à notre intelligence.

Ils ne se rendent pas compte que ce que Marx a fait, c'est, en trouvant le rapport de l'homme à l'homme dans le fonctionnement de la société humaine, de donner à la classe ouvrière son mot d'ordre de combat.

Ils ne sentent pas que ce qui est pour eux la première difficulté, la « lettre » de ce qu'écrivait Marx est la dernière pour l'ouvrier. Ce voile déchiré, il est en pleine lumière. Car la plus-value dont se nourrit le capitalisme, il la crée chaque jour de ses mains; car la lutte de classe, il la vit du début au terme de son existence.

C'est pourquoi, ce qu'il puise dans Marx, ce sont des leçons d'action. La théorie double son instinct de la conscience.

Autrefois, quand la bourgeoisie portait en elle une révolution, elle sut aussi honorer ses grands hommes. Aujourd'hui, elle ne sait que jeter sur leur tombe des fleurs desséchées.

La célébration anniversaire de Marx, c'est, pour le prolétariat organisé, le jour où il renouvelle sa résolution de marcher, par la voie que lui trace l'évolution même de la société, à son affranchissement, où il répète, de toutes ses poitrines, le cri du *Manifeste communiste* : *Prolétaires de tous les pays, unissez-vous!*

BRACKE



### LA THÉORIE ET L'ACTION chez MARX

L'article inédit dont nous donnons la traduction sera le sixième chapitre d'une brochure sur Marx que Kautsky va publier dans quelques jours et qu'il a bien voulu nous communiquer, partie en épreuves, partie en manuscrit.

Pour le prolétariat, aucun trait ne caractérise plus l'image de Marx que l'union, chez lui, de la théorie et de l'action.

La pensée bourgeoise y voit, il est vrai, une tache sur le pur blason de sa grandeur scientifique, devant laquelle, quoique contre son gré, quoique en grondant et sans comprendre, l'érudition bourgeoise est contrainte de s'incliner. Si Marx et Engels avaient été de purs théoriciens, des savants en chambre, se contentant d'exposer leurs théories dans une langue inintelligible du vulgaire et dans d'inaccessibles in-folios, cela aurait pu passer. Mais que leur science soit née de la lutte, pour servir ensuite à la lutte, au combat contre l'ordre existant, cela, pense-t-on, leur ôte l'indépendance et trouble leur loyauté.

Cette conception misérable ne peut se représenter un lutteur que comme un avocat, à qui sa science ne doit servir de rien qu'à lui fournir des arguments pour réfuter la partie adverse. Elle ne se doute pas que nul n'a plus besoin de la vérité qu'un vrai lutteur dans une bataille terrible, qu'il n'a l'idée d'engager que lorsqu'il connaît en toute clarté sa situation, ses moyens d'agir et ses chances. Les juges qui interprètent les lois de l'État peuvent être trompés par les ficelles d'un chicaneur en possession de la science juridique. Mais la nécessité des lois de la nature ne peut qu'être reconnue : elle ne se laisse ni duper ni corrompre.

Un lutteur qui se place à ce point de vue ne puisera dans l'ardeur du combat qu'une plus forte impulsion vers la vérité sans voiles. Mais

aussi l'impulsion de ne pas conserver pour lui la vérité une fois conquise, et de la communiquer à ses camarades de lutte.

C'est ainsi qu'Engels écrit, en parlant de l'époque de 1845 à 1848, où lui et Marx arrivèrent à leurs nouveaux résultats scientifiques, qu'ils n'eurent jamais l'intention de susurrer ces résultats « dans de gros volumes exclusivement à l'usage des « savants ». Au contraire, ils se mirent aussitôt en rapport avec des organisations prolétariennes en vue d'y faire de la propagande pour ce point de vue et pour la tactique qui y correspond. C'est ainsi d'ailleurs qu'ils réussirent à gagner l'une des plus importantes des associations révolutionnaires d'alors, la « Ligue des communistes » internationale, à leurs principes, qui trouvèrent ensuite leur expression, quelques semaines avant la Révolution de février 1848, dans le *Manifeste communiste*, destiné à devenir le « fil conducteur » du mouvement prolétarien dans tous les pays.

La Révolution appela Marx et Engels d'abord à Paris, puis en Allemagne, où ils se mirent pour quelque temps complètement dans l'action révolutionnaire.

La défaite de la Révolution les força, à partir de 1850, tout à fait contre leur volonté, à se consacrer entièrement à la théorie. Mais lorsqu'après 1860 le mouvement ouvrier prit une nouvelle vie, Marx fut aussitôt prêt — Engels en fut d'abord empêché pour des raisons personnelles — à intervenir de toute son énergie dans le mouvement politique. Il le fit dans l'*Association internationale des travailleurs*, fondée en 1864 et qui devait bientôt devenir un spectre d'épouvante pour toute l'Europe bourgeoise.

Le ridicule esprit policier avec lequel même la démocratie bourgeoise met en suspicion tout mouvement prolétarien, fit apparaître l'Internationale comme une immense conjuration qui se donnait pour unique mission l'organisation de troubles et d'émeutes. En réalité elle poursuivait une tout autre fin. Grouper toutes les forces prolétariennes pour une action commune, mais aussi pour une action indépendante, détachée de la politique bourgeoise et des idées bourgeoises, ayant pour but l'expropriation du capital, la conquête de tous les pouvoirs politiques et économiques des classes possédantes par le prolétariat. L'étape la plus importante et la plus décisive dans cette voie est la conquête du pouvoir politique, mais l'émancipation économique des classes ouvrières est le but final « auquel tout mouvement politique doit se subordonner comme simple auxiliaire ».

Ce que Marx considère comme le moyen par excellence de déployer la puissance prolétarienne c'est l'organisation.

Les prolétaires n'ont qu'un élément de succès, disait-il dans l'Adresse inaugurale : leur masse. Mais la masse ne peut peser de tout son poids dans la balance que si elle est réunie par une organisation et orientée vers un but conscient.

Sans but, pas d'organisation. Le but commun seul peut grouper les divers individus en une organisation commune. Inversement, la diversité des buts agit autant pour diviser que la communauté du but pour réunir.

Précisément à cause de l'importance que l'organisation a pour le prolétariat, tout dépend de la nature du but qu'on lui propose. Ce but est de la plus grande importance pratique. Rien de moins pratique que l'idée, en apparence d'une politique si réaliste, que le mouvement est tout et le but rien. Est-ce que l'organisation est aussi rien et le mouvement inorganisé tout ?

Déjà avant Marx, des socialistes avaient proposé des buts au prolétariat. Mais ils n'avaient amené qu'un sectarisme divisant les prolétaires, parce que chacun de ces socialistes portait le



principal effort sur l'espèce particulière de solution du problème social qu'il avait inventée. Autant de solutions, autant de sectes.

Marx n'apportait pas une solution particulière. Il résistait à toutes les exhortations de devenir « positif », d'exposer en détail les mesures par lesquelles se ferait l'émancipation du prolétariat. Il ne proposait à l'organisation dans l'Internationale que le but général que tout prolétaire devait faire sien : l'affranchissement économique de sa classe; et d'autre part, la voie qu'il montrait pour y conduire était une voie que déjà son instinct de classe montrait à tout prolétaire : la lutte de classe politique et économique.

Ce fut avant tout la forme syndicale d'organisation que Marx propagea dans l'Internationale; elle apparaissait comme la forme susceptible de grouper le plus tôt de grandes masses d'une façon durable. C'est d'ailleurs dans les syndicats qu'il voyait les cadres du parti ouvrier. Les remplir de l'esprit de lutte de classe, les former à l'intelligence des conditions auxquelles sont possibles l'expropriation de la classe capitaliste et l'affranchissement du prolétariat, c'est à quoi il travaillait avec non moins d'ardeur qu'à étendre l'organisation syndicale.

Il eut en cela de grandes résistances à vaincre, justement chez les plus avancés des ouvriers, qui, encore tout imprégnés de l'esprit des anciens socialistes, regardaient de haut, avec dédain, les syndicats, parce qu'ils ne touchaient pas au système du salariat. Ils ne leur apparaissaient que comme une déviation de la droite voie, qu'ils voyaient dans l'établissement d'organisations où le salariat fût directement supprimé, par exemple dans les coopératives. Si, malgré cela, l'organisation syndicale fit, à partir de 1865, des progrès rapides dans l'Europe continentale, elle le doit surtout à l'Internationale, et à l'influence que Marx exerçait dans et par l'Internationale.

Mais les syndicats n'étaient pas, pour Marx, un but en eux-mêmes; ce n'était qu'un moyen servant au but : la lutte de classe contre l'ordre capitaliste. Lorsque des chefs de syndicats cherchaient à détourner les syndicats de ce but — que ce fût pour des raisons étroitement personnelles ou pour des vues syndicales — il leur opposait la plus énergique résistance. Ainsi notamment aux fonctionnaires des trade-unions anglaises, qui commençaient à flirter avec les libéraux.

En général, d'ailleurs, autant Marx montrait d'indulgence et de tolérance vis-à-vis des masses prolétariennes, autant il était sévère vis-à-vis de ceux qui se présentaient comme leurs chefs. Cela est vrai surtout de leurs théoriciens.

Dans l'organisation prolétarienne, Marx souhaitait cordialement la bienvenue à tout prolétaire qui venait avec l'intention loyale de prendre sa part de la lutte de classe, quelques opinions qu'il professât d'ailleurs, à quelques motifs théoriques qu'il obéit, quelques arguments qu'il employât; qu'il fût allié ou bien chrétien, proudhonien, blanquiste, weiltingien ou lassallien; qu'il comprît la théorie de la valeur ou la tint pour absolument superflue, etc.

Naturellement, il ne lui était pas indifférent d'avoir affaire à des ouvriers de pensée claire ou d'esprit confus. Il tenait pour un devoir capital de les éclairer; mais il aurait regardé comme absurde de repousser des travailleurs, parce qu'il y avait de la confusion dans leur esprit, et de les tenir écartés de l'organisation. Il avait pleine confiance dans la force de l'opposition des classes et la logique de la lutte de classe, qui devait nécessairement mener chaque prolétaire dans la bonne voie, dès qu'il avait une fois adhéré à une organisation servant à une véritable lutte de classe prolétarienne.

Mais autre était sa conduite à l'égard des gens qui venaient au prolétariat en éducateurs et propageaient des opinions faites pour porter atteinte à la force et à l'unité de cette lutte de classe. Vis-à-vis de pareils éléments il n'avait aucune patience. Il se montrait contre eux critique impitoyable, eussent-ils du reste les meilleures intentions; leur action lui paraissait nuisible en tout cas — si d'ailleurs elle produisait des résultats et ne se démontrait pas simple gaspillage de force.

C'est à cela que Marx dut d'être toujours un des hommes les mieux haïs; haï non seulement par les bourgeois, qui redoutaient en lui leur plus redoutable ennemi, mais aussi, dans le camp socialiste, par tous les chefs de sectes, inventeurs, intellectuels conseillers de confusion et autres éléments semblables, à qui son « intolérance », son « autoritarisme », sa « papauté », ses « excommunications » causaient une indignation d'autant plus vive qu'ils ressentaient sa critique plus douloureusement.

Nous autres marxistes, nous avons, avec les opinions de Marx, hérité en même temps de cette situation, et nous en sommes fiers. Seul, celui qui se sent le plus faible se plaint de l'intolérance d'une critique purement de presse. Personne n'est plus critiqué, avec plus d'acrimonie ni plus de

malignité, que Marx et le marxisme. Mais jusqu'ici, pas un marxiste ne s'est avisé d'entonner pour cela une élégie sur l'intolérance de nos adversaires. Nous avons pour cela trop de confiance en notre cause.

Au contraire, nous ne sommes pas indifférents à la mauvaise humeur qui se manifeste parfois dans les masses prolétariennes sur les polémiques de presse livrées entre le marxisme et ses critiques. Cette mauvaise humeur exprime un besoin très justifié : celui de l'unité de la lutte de classe, de l'union de tous les éléments prolétariens en une seule grande masse, la crainte de divisions susceptibles d'affaiblir le prolétariat.

Les travailleurs savent très bien quelle force ils puisent dans leur unité; elle est pour eux supérieure à la clarté théorique et ils maudissent les discussions de théorie si elles menacent de mener à des scissions. Ils ont raison; car la recherche de la clarté théorique aurait l'effet contraire à celui qu'il doit atteindre, s'il affaiblissait la lutte de classe prolétarienne au lieu de la fortifier.

Un marxiste qui poursuivrait une divergence théorique jusqu'à la division d'une organisation prolétarienne de combat, n'agirait pas en marxiste, dans le sens de la théorie marxiste de la lutte de classe, pour laquelle tout acte de mouvement réel est plus important qu'une douzaine de programmes.

La conception que Marx et Engels se faisaient de l'attitude que doivent prendre les marxistes dans le sein de l'organisation prolétarienne était déjà exposée par eux dans le *Manifeste communiste*, au chapitre intitulé : *Prolétaires et communistes*. Les communistes, c'était à peu près ce qu'on appelle les marxistes aujourd'hui. Il y est dit :

Quelle est la position des communistes vis-à-vis des prolétaires pris en masse?

Les communistes ne forment pas un parti distinct, opposé aux autres partis ouvriers.

Ils n'ont point d'intérêts qui les séparent du prolétariat en général.

Ils ne proclament pas de principes sectaires sur lesquels ils voudraient modeler le mouvement ouvrier.

Les communistes ne se distinguent des autres partis ouvriers que sur deux points :

1° Dans les différentes luttes nationales des prolétaires, ils mettent en avant et font valoir les intérêts communs du Prolétariat;

2° Dans les différentes phases évolutives de la lutte entre prolétaires et bourgeois, ils représentent toujours et partout les intérêts du mouvement général.

Pratiquement, les communistes sont donc la section la plus résolue, la plus avancée de chaque pays, la section qui anime toutes les autres; théoriquement, ils ont sur le reste du prolétariat l'avantage d'une intelligence nette des conditions de la marche et des fins générales du mouvement prolétarien (1).

Dans les soixante années écoulées depuis que cela a été écrit, bien des choses se sont modifiées, si bien que ces principes ne sauraient s'appliquer à la lettre. En 1848, il n'y avait pas encore de grands partis ouvriers unifiés, ayant un programme socialiste étendu, et à côté des théories marxistes existaient alors bien d'autres théories socialistes, beaucoup plus répandues. Aujourd'hui, dans le prolétariat combattant, qui s'est groupé en partis de masses, il n'y a plus qu'une théorie socialiste vivante : le marxisme. Non que tous les membres de ces partis soient des marxistes, encore moins des marxistes complets. Mais ceux d'entre eux qui ne professent pas la théorie marxiste n'ont pas de théorie du tout. Ou bien ils nient la nécessité de toute théorie et de tout programme, ou bien, avec des morceaux des idées d'avant Marx, que nous venons d'indiquer et qui n'ont pas encore complètement disparu, en y mêlant quelques miettes de marxisme, ils se fabriquent un socialisme ecclésiastique, qui a l'avantage qu'on peut en ôter tout ce qui ne fait pas momentanément l'affaire, et y introduire tout ce qui paraît utile pour le moment; partant bien plus commode que le marxisme conséquent, mais totalement impuissant dans le cas où la théorie est le plus nécessaire. Il suffit pour les besoins ordinaires de la propagande courante; mais il reste court quand il s'agit de s'orienter dans la réalité en face d'événements nouveaux et inattendus. Précisément à cause de sa souplesse et de son élasticité, il ne peut servir à bâtir un édifice qui brave tous les orages. Il ne peut non plus fournir une règle qui guide le chercheur, étant lui-même entièrement déterminé par les besoins personnels momentanés de ceux qui le professent.

Le marxisme n'a plus aujourd'hui à se faire sa place dans le prolétariat, contre d'autres conceptions socialistes. Ses critiques ne le combattent jamais avec d'autres théories, mais seulement avec des doutes sur la nécessité ou d'une théorie quelconque ou d'une théorie conséquente. Il n'y a plus que des phrases, comme les expressions de « dogmatisme », « d'orthodoxie » et autres semblables, et non de nouveaux systèmes constitués,

qui lui soient opposés dans le mouvement prolétarien.

Mais pour nous marxistes, ce n'est aujourd'hui qu'une raison de plus d'éviter toute tentative de former dans le mouvement ouvrier une secte marxiste particulière, se séparant des autres catégories du prolétariat combattant. Ainsi que Marx, nous considérons comme notre devoir de grouper le prolétariat tout entier dans un organisme de lutte. Mais à l'intérieur de cet organisme, notre but sera toujours de rester « la partie pratiquement la plus décidée, entraînant toujours plus loin », ayant, sur le reste de la masse prolétaire, la supériorité d'une vision nette des conditions, de la marche et des résultats généraux du mouvement prolétarien; cela veut dire que nous nous efforcerons toujours de fournir, en énergie pratique et en connaissance théorique, le maximum de ce qui peut être fourni avec les moyens donnés. Ce n'est qu'en cela, dans la supériorité de notre action, dont nous rend capables la supériorité du point de vue marxiste, que nous voulons occuper une place spéciale dans l'ensemble du prolétariat organisé en partie de classe; le prolétariat, du reste, partout où il n'est pas encore imprégné complètement de marxisme, est poussé de plus en plus, par la logique des faits, à entrer dans ses voies.

D'ailleurs, jamais peut-être un marxiste ou un groupe marxiste n'a provoqué une scission pour une divergence de pure théorie. Là où des scissions se sont produites, elles furent toujours amenées par des divergences d'action, non de théorie : c'étaient des divergences de tactique ou d'organisation et la théorie n'était que le bouc émissaire qu'on chargeait de tous les péchés commis. Ce que, par exemple, depuis quelques années, une partie des socialistes français désigne comme une lutte contre l'intolérance marxiste n'est, vu en pleine lumière, que la lutte de quelques intellectuels et parlementaires contre la discipline prolétarienne, qu'ils regardent comme dégradante. Ils ne réclament la discipline que pour la grande masse, et non pour des êtres aussi supérieurs qu'ils le sont. Les défenseurs de la discipline prolétarienne en France, au contraire, ont de tout temps été les marxistes, et en cela, ils se sont montrés d'excellents disciples de leur maître. Marx n'a pas seulement montré théoriquement la route par laquelle le prolétariat atteindra le plus vite son but magnifique; il est entré le premier, pratiquement, dans cette route. Par son action dans l'Internationale, il est devenu un modèle pour toute notre action pratique.

Ce n'est pas seulement comme penseur, c'est aussi comme modèle que nous avons à célébrer Marx, ou plutôt, ce qui est mieux selon son goût, à l'étudier. De l'histoire de son action personnelle, nous ne tirons pas un moindre profit que de ses études théoriques.

Et il a été un modèle dans l'action, non seulement par son savoir, par sa raison supérieure, mais encore par son audace, par son ardeur infatigable, qui s'alliait avec la bonté et le désintéressement le plus grand comme avec une inébranlable égalité d'humeur.

Qui veut connaître son audace n'a qu'à lire le procès qui lui fut intenté à Cologne, le 9 février 1849, pour son appel à une résistance armée, procès dans lequel il exposa la nécessité d'une nouvelle révolution. Sa bonté et son désintéressement sont attestés par le zèle ardent qu'il déploya, vivant lui-même dans la plus grande misère, pour ses camarades, à qui toujours il pensa plutôt qu'à lui-même : ainsi après l'échec de la Révolution de 1848, ainsi après la chute de la Commune de 1871. Toute sa vie, enfin, fut une chaîne ininterrompue d'épreuves que seul pouvait supporter un homme dont l'énergie infatigable et inébranlable impassait la commune mesure.

Depuis le début de son action dans la *Gazette Rhénane* (1842), il fut traqué de pays en pays jusqu'à ce que la Révolution de 1848 lui permit le début d'un assaut victorieux. Par son échec, il se vit rejeté de nouveau dans la misère politique et personnelle, qui semblait d'autant plus désespérée que, dans l'exil, la démocratie bourgeoise le boycottait d'une part, tandis que de l'autre une partie des communistes le combattaient et que, parmi les fidèles, un bon nombre étaient ensevelis, pour bien des années, dans des forteresses prussiennes. Vint enfin une leur : l'Internationale; mais, peu d'années après, elle était à son tour obscurcie par la chute de la Commune de Paris, suivie bientôt par la dissolution de l'Internationale, en proie au désordre intérieur. Sans doute, l'Internationale avait brillamment accompli sa mission, mais, par cette raison même, les mouvements prolétariens de chaque pays étaient devenus plus indépendants. L'Internationale avait d'autant plus besoin d'une forme d'organisation élastique, laissant à chacune des organisations nationales plus de jeu à mesure qu'elle se développait davantage. Mais en même temps que cette nécessité se faisait le plus urgente, les chefs, trade-unions anglais, voulant marcher avec les libéraux, se sentaient gênés par les tendances

(1) Traduction Laura Lafargue.



de la lutte de classe, tandis que, dans les pays latins, l'anarchisme bakouniste se révoltait contre la participation des travailleurs à la politique. Ces faits obligeaient le Conseil central de l'Internationale à exercer le plus rigoureusement ses pouvoirs de centralisation, juste au moment où le fédéralisme de l'organisation devenait plus que jamais nécessaire. Cette contradiction fut l'écueil où vint échouer le fier navire dont Karl Marx tenait en main le gouvernail.

Ce fut pour lui une désillusion amère. Il est vrai qu'ensuite se produisit le brillant essor de la démocratie socialiste allemande et le renforcement du mouvement révolutionnaire en Russie. Mais la loi contre les socialistes arrêta d'abord ce brillant essor et, si le terrorisme russe atteignit son apogée en 1881, à partir de cette année, il déclina rapidement.

Ainsi, l'activité politique de Marx fut une suite ininterrompue d'insuccès et de déceptions. Et il en fut de même de son activité scientifique. L'œuvre de sa vie, le *Capital*, sur laquelle il avait fondé de si grandes espérances, resta en apparence négligée et dépourvue d'action, même dans son propre parti. Quelques années encore avant sa mort, en 1877, la démocratie socialiste allemande publiait une Revue scientifique, dans la rédaction de laquelle nous chercherions vainement une idée vague, à plus forte raison une reconnaissance des idées marxistes.

Marx mourut juste au seuil de l'époque où devaient enfin venir à maturité les fruits qu'il avait semés parmi les plus furieux orages, dans des temps stériles et sombres. Il mourut lorsque arrivait le moment où le mouvement prolétarien gagnait l'Europe entière et s'imprégnait de son esprit, se plaçant sur son terrain et par là même inaugurait, pour le prolétariat, une période de progrès ininterrompu et victorieux, qui se distingue de façon si éclatante de l'époque où Marx luttait en combattant isolé, peu compris, mais très haï, contre un monde d'ennemis pour faire comprendre ses idées dans le prolétariat.

Si décourageante, si désespérante même qu'elle fut cette situation pour tout homme ordinaire, elle n'éta jamais à Marx ni sa bonne humeur, ni sa confiance superbe. Il dominait de si haut son temps, il voyait si loin au-dessus, qu'il découvrait nettement la terre promise qu'il n'était même pas donné de pressentir à la grande masse de ses contemporains. C'était dans sa grandeur scientifique, c'était dans la profondeur de sa théorie qu'il puisait la meilleure énergie de son caractère; en elles s'enracinaient sa constance et sa confiance; elles le garantissaient de toutes les hésitations et de toutes les influences, de cette sensibilité inconsistante qui aujourd'hui pousse des cris de triomphe et demain est triste jusqu'à la mort.

A cette source nous devons puiser aussi. Alors nous serons assurés que, dans les grandes et pénibles luttes que nous avons devant nous, nous remplirons notre rôle et nous déploierons le maximum de force dont nous sommes capables. Alors nous pourrions espérer atteindre notre but plus tôt qu'il ne serait possible autrement.

Le drapeau de l'affranchissement du prolétariat, et par là de l'humanité tout entière, que Marx a déployé, qu'il a, durant plus d'un âge d'homme, porté devant nous, dans un élan toujours renouvelé, sans une lassitude, sans une défaillance, les militants qu'il aura instruits le planteront victorieusement sur les débris de la citadelle capitaliste.

Karl KAUTSKY.

## Karl Marx et ses critiques

Vingt-cinq années se sont écoulées depuis la mort du grand fondateur de l'Internationale.

Ce quart de siècle peut être caractérisé par deux traits essentiels: d'un côté, un grand développement du mouvement ouvrier, correspondant au grand progrès du capitalisme dans les pays civilisés du monde entier; de l'autre côté, dans la seconde moitié de cette période, le succès de ce qu'on appelle la critique du Marxisme. Il va sans dire que nous ne pouvons qu'applaudir au développement du mouvement ouvrier, mais notre sentiment est tout différent vis-à-vis de la "critique" de Marx. C'est qu'il y a une critique et critique comme il y a un fagot et fagot.

Le Marxisme, c'est avant tout une méthode d'investigation. Or la critique de toute méthode scientifique consiste dans son application. "The proof of the pudding is in the eating" dit spirituellement Engels dans un de ses articles. Seule l'application de la méthode nous montre sa force comme ses côtés faibles.

C'est de cette manière que la science fait de nouvelles conquêtes en améliorant ses procédés d'investigation.

Mais l'application d'une méthode suppose cette

condition essentielle: sa compréhension. Celui qui ne comprend pas une méthode inconnue, ne peut l'appliquer que d'une manière incomplète; et si alors les résultats d'une pareille application sont peu satisfaisants ou tout-à-fait nuls, c'est à lui-même que l'investigateur maladroit doit s'en prendre.

Il ne suffit pas d'avoir mangé le pudding, il faut l'avoir digéré.

Et c'est justement cette condition que n'ont pas remplie les critiques de Marx. Leur estomac n'a pas été assez robuste pour bien digérer le pudding; une indigestion s'en est suivie et c'est à elle que nous devons toutes les œuvres consacrées à la critique de Marx.

Notez bien que nous ne parlons pas ici de la critique à laquelle s'adonnent les idéologues de la bourgeoisie, tous les de Lavelaye, Leroy-Beaulieu, Pareto, Schullze-Gewernitz, Böhm-Bauverk, etc., etc.

Si ces messieurs ne comprennent pas Marx — tout en le critiquant — ce n'est que trop naturel: c'est leur métier. Ce qui semble moins naturel, c'est que leurs sophismes trouvent un accueil favorable dans le camp socialiste. Et que, même parmi ceux qu'on prenait pour des disciples de l'auteur du *Capital*, il se soit trouvé des gens qui critiquent Marx, au nom de Böhm-Bauverk, Pareto et C<sup>o</sup>. En agissant ainsi ces prétendus disciples de Karl Marx n'ont montré qu'une seule chose: leur impuissance à critiquer les idéologues de la bourgeoisie du point de vue marxiste.

Et ce n'est pas seulement en économie politique, c'est aussi en philosophie et dans la conception matérialiste de l'histoire que les prétendus critiques de Marx ont dévoilé leur complète impuissance à comprendre ses théories.

C'est ainsi qu'on a dit sur la dialectique de Marx et sur son matérialisme, des choses ridicules au dernier degré, et si ses choses-là n'ont pas été accueillies comme elles le méritaient, c'est à-dire par une hilarité générale, c'est que notre époque a complètement perdu le sens philosophique.

Et c'est ainsi encore — et la chose n'est pas d'un moindre comique — qu'on a tenté, en s'appuyant sur le matérialisme historique mal digéré, de ressusciter le socialisme utopique de Proudhon et de Bakounine (voir les exercices de certains théoriciens du syndicalisme dit révolutionnaire).

Bref la critique de Marx ne nous a pas montré les côtés faibles de la conception marxiste, mais bien la faiblesse de ceux qui voulurent la critiquer.

Cela est assez triste. Espérons que dans l'avenir il en sera autrement; que ceux qui voudront critiquer Marx commenceront par appliquer sa méthode à l'étude des domaines que Marx et Engels n'ont pas eu le temps d'approcher: évolution des idéologies, philosophie, art, religion.

Or nous sommes sûrs que, lorsqu'on saura l'appliquer ainsi, dans l'état actuel de la science sociale, il ne s'agira pas de critiquer le Marxisme, mais bien de savoir manier sa méthode.

G. PLEKANOFF.

## Du Marxisme

Ce n'est généralement qu'après leur mort que la valeur scientifique de la plupart des grands savants est pleinement reconnue. Le temps lui donne toute sa portée.

Mais il est encore une raison très particulière pour laquelle la théorie marxiste pénètre davantage dans les couches profondes de la société, y fait de nouveaux partisans à mesure que s'éloigne le jour où nous en avons perdu celui qui en fut l'auteur.

La théorie marxiste n'est, en effet, que le reflex scientifique de la lutte des classes engendrée par le capitalisme, avec la fatalité d'une loi naturelle.

L'extension continue et la force croissante de cette théorie sont les conséquences de la loi, découverte par Marx, du développement capitaliste: tout pays où le capitalisme pénètre et où la lutte des classes se dessine, est un nouveau champ ouvert à l'influence marxiste.

C'est pourquoi, aujourd'hui, un quart de siècle après la mort de Marx, le tonnerre de la Révolution russe annonce qu'un nouveau et vaste territoire vient d'être, grâce au Capitalisme, annexé à la pensée marxiste.

Rosa LUXEMBURG

## KARL MARX

Londres, le 17 mars 1908.

Nulle part l'œuvre admirable de Karl Marx ne peut être mieux appréciée qu'en Angleterre. Les enseignements pratiques du socialisme — la nécessité de renverser complètement le régime du salariat; l'antagonisme manifeste existant entre le prolétariat et le capitalisme; l'inefficacité des solutions libre-échangistes ou protectionnistes pour l'amélioration des conditions du travail; la vanité de tous les palliatifs qu'on a essayé d'apporter à l'anarchie capitaliste; les déboires que présente en définitive pour l'ensemble des travailleurs, la constitution d'une aristocratie du travail; la démonstration que toute richesse et toute accumulation de capital provient de l'exploitation du travailleur; tout cela les instigateurs du mouvement chartiste et les économistes de leur école l'avaient démontré bien longtemps avant qu'on ait entendu parler de Karl Marx. Il suffit, pour s'en convaincre clairement, de s'en rapporter à leurs livres, à leurs pamphlets, à leurs journaux.

Mais le grand mérite de Marx est celui-ci: par sa conception matérialiste de l'histoire; par son exposé scientifique de la formation d'un prolétariat voué à l'exploitation capitaliste; par l'analyse définitive qu'il a faite du capitalisme, de la plus-value et de la formation de la valeur par le travail; l'évidente démonstration qu'il a faite que le Socialisme est l'unique solution du problème social; — il a fourni une base scientifique aux efforts du prolétariat international en voie d'émancipation.

D'autres écrivains, avant Karl Marx, avaient prévu l'inévitable transformation de la concurrence capitaliste en trusts et en monopoles devant préparer l'avènement du socialisme. Mais personne avant lui n'avait aussi nettement, aussi systématiquement exposé les différentes formes de l'exploitation du prolétariat par l'homme et n'avait formulé, avec une logique aussi implacable, les traits essentiels du déterminisme économique moderne.

Tout cela, les militants les plus conscients du socialisme l'avaient reconnu bien avant que Marx se réfugiat, pour la première fois, en Angleterre, bien avant l'apparition de son « Critique de l'Economie politique » et du « Capital ». Si Marx s'est fait quelque illusion relativement au développement rapide de l'antagonisme des classes en Angleterre, ce fut une erreur inévitable pour un étranger.

Nul autre qu'un anglais ne pouvait prévoir la longue période d'apathie et de renoncement qui suivit le mouvement de 1848 et que ne parvint à réveiller ni la fondation de l'Internationale (1864), ni la Commune de Paris (1871).

Il est également très naturel que Marx ait attaché trop d'importance à l'influence des Trade-Unions britanniques sur le mouvement de lutte contre le capitalisme. Il ne pouvait s'imaginer que ces organisations de classe deviendraient ce qu'elles ont été jusqu'à nos dernières années — le rempart du capitalisme et le soutien du régime du salariat.

Mais quelques erreurs de détail ne sont rien si on les compare avec les services considérables que les doctrines de Marx ont rendus dans leur ensemble, ont rendu à l'humanité.

Les adversaires de Marx ont pu et nous pouvons répéter que ses théories ont été réfutées par les faits qui ont donné tort à ses prévisions. Cependant, toutes les tentatives des Jévoniens et des Fabiens, tous les efforts de l'Ecole de Vienne et des prétendus révisionnistes n'ont pu aboutir.

Marx est encore le plus grand de tous les économistes modernes et de tous les penseurs qui se sont préoccupés de l'évolution sociale.

Ses enseignements sont encore la base de la doctrine socialiste propagée dans tous les pays qu'il s'agisse de l'Europe, de l'Amérique, de l'Australie ou du Japon.

Le seul danger qu'en réalité, présente aujourd'hui le marxisme, c'est qu'on voudrait en faire une autorité inflexible qui empêcherait toute initiative et détruirait tout examen. Marx eût certainement été le premier à déplorer une application aussi rigide de ses conceptions.

Il y a un quart de siècle que Marx est mort. Si monumentum quis circumspiciat

H.-M. HYNDMANN.



## PAGES INÉDITES DE KARL MARX

Un Discours inédit  
— de Marx —

Nous devons à l'obligeance de la citoyenne Laura Lafargue-Marx que tous nos camarades en remercieront, la communication de cette page inédite de Karl Marx, que nous traduisons.

C'est le brouillon d'un discours qu'il se proposait de prononcer dans une des manifestations pour la Pologne, qui avaient lieu chaque année à Londres et auxquelles Marx ne manquait presque jamais. Écrit en anglais, d'une écriture rapide, il présente quelques difficultés de lecture, surtout dans les endroits raturés et corrigés hâtivement.

Une barre transversale signale quelques passages, que Marx se proposait de modifier en parlant, sans doute. Il ne peut s'agir de leur suppression, puisque sans eux, la suite des idées serait souvent incomplète. Nous avons indiqué en note les alinéas ainsi barrés.

Le discours doit dater de 1862. Car, postérieur à l'émancipation des serfs (1861), il semble antérieur à l'insurrection polonaise de janvier 1863. Autrement Marx aurait parlé de cet événement et il n'aurait pas négligé de signaler la convention de février 1863, par laquelle la Prusse fermait ses portes aux Polonais réfugiés et qui justifiait si bien ses prévisions.

Pour se rendre compte de l'attitude gardée par Marx et Engels vis-à-vis de la Russie à ce moment comme à une époque antérieure, il faut se souvenir : — Que presque toute la bureaucratie de la Russie était alors allemande ; que l'empire russe était considéré, par les ouvriers comme par les capitalistes, comme le boulevard de la résistance réactionnaire ; de là l'importance qu'ils attachaient au rétablissement de la Pologne.

Ce n'est que lors du mouvement terroriste de 1880 que leur sentiment se modifia avec les faits, puisqu'il y avait désormais une lutte politique en Russie.

Mesdames et Messieurs,

Lorsque les derniers ukases pour l'abolition de la Pologne furent connus dans ce pays, l'organe des Bourses dirigeantes exhorta les Polonais à devenir Moscovites. Pourquoi pas, si c'était le moyen de donner plus de sécurité pour les six millions de livres sterling récemment prêtés au Czar par les capitalistes anglais ? (1)

Il y a trente ans environ, une révolution éclata en France. C'était un événement non prévu par la providence de Saint-Pétersbourg, qui venait de conclure un traité secret avec Charles X pour améliorer l'administration et l'arrangement géographique de l'Europe. Dès qu'arriva la triste nouvelle, le Czar Nicolas convoqua les officiers de sa garde et leur adressa une courte harangue belliqueuse, se résumant en ces mots : A cheval, Messieurs ! Ce n'était pas une vaine menace. Paskiewitch fut envoyé à Berlin pour y régler l'invasion de la France. Quelques mois après, tout était prêt. Les Prussiens devaient opérer leur concentration sur le Rhin, l'armée polonaise entrer en Prusse et les Moscovites suivre à l'arrière. Mais alors, comme le dit Lafayette à la Chambre des députés française, — « l'avant-garde tournait contre le gros de l'armée ». L'insurrection de Varsovie sauvait l'Europe d'une seconde guerre anti-jacobine.

Dix-huit ans plus tard, il y eut une autre éruption du volcan révolutionnaire, ou plutôt un tremblement de terre qui secoua tout le continent. Même l'Allemagne commença à bouger, en dépit des lisières maternelles dans lesquelles l'avait tenue la Russie depuis la guerre dite d'indépendance. Chose encore plus étonnante ! De toutes les villes allemandes Vienne fut la première à essayer ses mains à l'édification des barricades, et avec succès. Cette fois, et peut-être pour la première fois dans l'histoire, le Russe perdit son sang froid. Le Czar Nicolas ne s'attarda plus à haranguer ses gardes. Il publia un manifeste à son peuple, lui disant que la peste française avait infesté jusqu'à l'Allemagne, qu'elle s'approchait des frontières de l'empire et que la Révolution, dans sa folie, jetait ses yeux en délire sur la Sainte Russie. Rien d'étonnant, s'écriait-il. Cette même Allemagne a été le ferment de l'infidélité depuis des années. Le chancre d'une philosophie sacrilège a entamé les parties vitales de ce peuple si sain en apparence. Et il concluait par l'apostrophe suivante aux Allemands : « Dieu est avec nous ! Sachez-le bien, païens, et soumettez-vous à nous, car Dieu est avec nous ! » Très peu de temps après, par les mains de son fidèle serviteur Nesselrode, il envoyait aux Allemands un autre mes-

sage, mais tout débordant de tendresse pour ce peuple païen. D'où venait ce changement ?

C'est que le peuple de Berlin n'avait pas seulement fait une révolution ; il avait proclamé la restauration de la Pologne, et les Polonais de Prusse, trompés par l'enthousiasme populaire, étaient en train d'établir des campements militaires en Posnanie. De là les amabilités du Czar. C'était encore la Pologne, l'immortel chevalier de l'Europe, qui avait tenu en respect le Mongol ! Ce n'est qu'après la trahison des Polonais par les Allemands, particulièrement l'Assemblée nationale allemande de Francfort, que la Russie reprit ses forces et devint assez forte pour poignarder la Révolution de 1848 et son dernier asile, la Hongrie. Et là même, le dernier homme qui tint la campagne contre elle, fut un Polonais, le général Bem.

Maintenant, il y a bien des gens assez naïfs pour croire que tout cela a changé, que la Pologne a cessé d'être « une nation nécessaire », comme l'appelle un écrivain français, et n'est plus qu'un sentimental souvenir. Et vous savez que sentiments et souvenirs ne sont pas cotés à la Bourse.

Mais je vous le demande, qu'y a-t-il de changé ? Le danger a-t-il diminué ! Non. Seul, l'aveuglement intellectuel des classes gouvernantes en Europe a atteint son apogée (1).

Premièrement, la politique de la Russie est immuable, de l'aveu de son historien officiel, le Moscovite Karamsine. Ses méthodes, sa tactique, ses manœuvres peuvent changer, mais l'étoile polaire de sa politique est une étoile fixe : l'empire du monde. Seul un gouvernement civilisé dominant des masses barbares peut actuellement couvrir un pareil plan et l'exécuter. Comme le plus grand diplomate russe des temps modernes, Pozzodi Borgo, l'écrivait à Alexandre I<sup>er</sup> à l'époque du Congrès de Vienne, la Pologne est le grand instrument pour l'exécution des desseins de la Russie sur le monde, mais elle en est aussi l'obstacle invincible, jusqu'à ce que le Polonais, fatigué par les trahisons accumulées de l'Europe, en devienne le fouet dans la main du Moscovite.

Eh bien, à part les dispositions du peuple polonais, quelque chose est-il venu traverser les plans de la Russie ou paralyser son action ?

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'en Asie, le progrès de ses conquêtes est continu. Je n'ai pas besoin de vous dire que la soi-disant guerre anglo-française contre la Russie lui a livré les forteresses montagneuses du Caucase, la domination sur la Mer Noire et les droits maritimes que Catherine II, Paul et Alexandre I<sup>er</sup> avaient en vain essayé d'arracher à l'Angleterre. Des chemins de fer réunissent et concentrent ses forces disséminées sur une vaste étendue. Ses ressources matérielles dans la Pologne du Congrès, qui forme son camp retranché en Europe, se sont accrues énormément. Les fortifications de Varsovie, de Modlin, d'Ivangorod, points choisis par le premier Napoléon, commandent le cours entier de la Vistule et constituent une formidable base d'attaque vers le Nord, l'Ouest et le Sud. La propagande panslaviste a eu satisfaction par l'affaiblissement de l'Autriche et de la Turquie. Et ce que signifie cette propagande panslaviste, vous en avez eu un avant-goût en 1848-1849, quand la Hongrie fut envahie, Vienne dévastée, l'Italie écrasée par les Slaves, combattant sous les drapeaux de Jellachich, de Windischgraetz et de Radetsky. Et, outre tout cela, les crimes de l'Angleterre contre l'Irlande ont suscité un nouvel allié puissant de la Russie de l'autre côté de l'Atlantique.

Le plan de la politique russe demeure immuable ; ses moyens d'action ont considérablement augmenté depuis 1848, mais jusqu'ici, une chose reste en dehors de sa portée ; et Pierre-le-Grand touchait le point faible quand il s'écriait que, pour conquérir le monde, les Moscovites n'avaient besoin que d'âmes. Eh bien, l'esprit vivifiant dont la Russie a besoin sera infusé dans sa carcasse du moment que les Polonais deviendront des sujets russes.

Qu'est-ce que vous aurez alors à jeter dans l'autre plateau de la balance ? (1)

Un Européen du continent me répondra peut-être que la Russie, par l'émancipation des serfs, est entrée dans la famille des nations civilisées, que la puissance allemande, récemment concentrée dans des mains prussiennes, peut résister à tous les chocs asiatiques et, enfin, que la révolution sociale dans l'Europe occidentale en finira avec le danger de « conflits internationaux ». Un Anglais qui ne lit que le *Times* pourra me dire que, à supposer le pire, si la Russie s'empare de Constantinople, l'Angleterre alors s'appropriera l'Égypte et assurera ainsi la route de son grand marché indien (2).

Tout d'abord, l'émancipation des serfs a émancipé le gouvernement suprême des obstacles que les nobles étaient en état d'opposer à son action centralisée. Elle a créé un vaste champ de recrutement pour son armée, dissous la propriété commune des paysans russes, les a isolés et surtout a fortifié leur foi dans leur pape-autocrate. Elle ne les a pas « désinfectés » de leur barbarie asiatique, le lent produit des siècles. Toute tentative pour relever leur niveau moral est punie comme un crime. Je vous rappelle seulement les provocations officielles contre les sociétés de tempérance qui avaient entrepris de sévir le Moscovite de ce que Fevrbach appelle la substance matérielle de sa religion, à savoir l'eau-de-vie. Quels que puissent en être, en effet, dans l'avenir, pour le présent, l'émancipation des serfs a accru les forces disponibles du Czar.

Venons à la Prusse. Autrefois vassale de la Pologne, elle n'a grandi jusqu'à être une puissance de premier ordre que sous les auspices de la Russie et par le partage de la Pologne. Si elle perdait demain sa proie polonaise, elle se confondrait dans l'Allemagne au lieu de l'absorber. Pour se maintenir comme puissance distincte de l'Allemagne, il faut qu'elle s'appuie sur le Moscovite. Sa récente augmentation de puissance, loin de relâcher ses liens, les a rendus indissolubles. D'ailleurs elle a accru son antagonisme avec la France et l'Autriche. En même temps, la Russie est le pilier sur lequel repose le règne arbitraire de la dynastie des Hohenzollern et de ses tenants féodaux. Elle est sa sauvegarde contre la désaffection populaire. La Prusse est, par conséquent, non un boulevard contre la Russie, mais son instrument prédestiné pour l'invasion de la France et la slavisation de l'Allemagne.

Quand à la révolution sociale, que signifie ce mot, si ce n'est une lutte de classes ? Il est possible que la lutte entre les travailleurs et les capitalistes doive être moins féroce et moins sanglante que les luttes entre les seigneurs féodaux et les capitalistes n'ont été en Angleterre et en France. Nous voulons l'espérer. Mais, en tout cas, quoique une crise sociale de ce genre puisse accroître les énergies des peuples occidentaux, elle appellera aussi, comme tout conflit interne, l'agression du dehors. Elle revêtira de nouveau la Russie du caractère qu'elle a eu durant la guerre anti-jacobine et depuis la Sainte-Alliance, celui de sauveur prédestiné de l'ordre. Elle enrôlera dans ses rangs toutes les classes privilégiées de l'Europe. Déjà, pendant la Révolution de Février, ce n'était pas seulement le comte de Montalembert qui collait son oreille contre terre pour entendre s'il y avait un bruit lointain de sabots des chevaux cosaques (3). Ce n'étaient pas seulement les hobereaux prussiens qui, dans les corps représentatifs de l'Allemagne, proclamaient le Czar, le « Père Protecteur ». C'étaient toutes les Bourses de l'Europe qui montaient à chaque victoire russe sur les Magyars et baissaient à chaque défaite russe.

Enfin, quant à ce que dit le *Times*, que la Russie peut s'emparer de Constantinople, si elle n'empêche pas l'Angleterre de s'établir en Égypte, que veut dire tout cela ? Que l'Angle-

(1) Alinéa barré.

(2) Alinéa barré.

(3) Allusion à une phrase de Victor Hugo dans le discours prononcé à l'Assemblée nationale, le 17 Juillet 1851. Ce discours est imprimé à la suite des *Châtiments*.



terre livrera Constantinople à la Russie, si la Russie permet à l'Angleterre de disputer l'Égypte à la France. Telle est l'agréable perspective qui vous est ouverte par le *Times*. Quant à l'amour de la Russie pour l'Angleterre, friande qu'elle est des livres, shillings et deniers britanniques, il suffit de citer les paroles de la *Gazette de Moscou*, datant de décembre 1851 : « Non, il faut que le tour de la perfide Albion vienne, et, dans quelque temps, nous ne devons plus faire de traité avec ce peuple qu'à Calcutta » (1).

Il n'y a qu'une alternative pour l'Europe. La barbarie asiatique, sous la direction moscovite, éclatera sur sa tête comme une avalanche, ou bien elle doit rétablir la Pologne, mettant ainsi entre elle et l'Asie vingt millions de héros et gagnant le temps de respirer pour l'accomplissement de sa régénération sociale.

## LES AVANCES DU CAPITALISTE

Cette page est extraite de l'ouvrage posthume de Marx que Karl Kautsky a publié, d'après ses cahiers, sous le titre : *Théories sur la plus-value* (*Theorien über den Mehrwert*), t. I, p. 117. Elle est traduite pour la première fois en français.

On voit combien est inepte la formule « expliquant » le profit du capitaliste par le fait qu'il avance l'argent à l'ouvrier avant d'avoir transformé la marchandise en argent.

*Premièrement.* Quant j'achète une marchandise pour ma consommation, je ne reçois, du fait que je ne suis l'acheteur et que le propriétaire de la marchandise est le « vendeur », que ma marchandise à moi a la forme de l'argent, tandis que la sienne doit seulement se transformer en argent, aucun profit. Mais le capitaliste ne paie le travail qu'après qu'il a été consommé, tandis que d'autres marchandises sont payées avant d'être consommées. Ceci tient à la nature particulière de la marchandise, le travail, qui est vendu et qui en fait n'est livré qu'en même temps que consommé. L'argent intervient ici comme moyen de paiement.

Le capitaliste s'est toujours approprié la marchandise travail avant qu'il la paie.

Mais le fait qu'il ne la vend que pour tirer un profit de la revente de son produit, n'est pas cause qu'il fasse ce profit. Ce n'est qu'un motif.

Et cela ne peut signifier que ceci : Il fait un profit dans l'achat du travail salarié, parce qu'il veut faire un profit de sa revente.

*Deuxièmement.* Mais pourtant, il avance à l'ouvrier la part du produit qui lui revient comme salaire du travail, sous la forme argent ; ainsi, il lui épargne la peine, le risque et le temps de transformer en argent la part de la marchandise qui lui appartient comme salaire. L'ouvrier ne doit-il pas lui payer quelque chose en échange de cette peine, de risque et de ce temps ? Ce serait donc pour cela qu'il recevrait moins du produit qu'il ne lui en reviendrait autrement.

— C'est là jeter par dessus bord tout le rapport entre travail salarié et capital, et anéantir la justification économique de la plus-value. Le résultat de l'opération est en effet que le fonds sur lequel le capitaliste paie l'ouvrier n'est autre chose que le produit propre de celui-ci et qu'en fait capitaliste et ouvrier se partagent des parties aliquotes dans le produit. Mais ce résultat de fait n'a rien à faire avec la transaction entre capital et salaire (sur quoi repose la justification économique, la justification de la plus-value, résultant des lois mêmes de l'échange de marchandises). Ce que le capitaliste achète, c'est la disposition temporaire de la force du travail ; il ne la paie qu'aus sitôt que cet force de travail a agi, s'est matérialisée dans le produit. Comme dans tous les cas où l'argent agit comme moyen de paiement, achat et vente précèdent l'aliénation effective de l'argent de la part du capitaliste. Mais le travail appartient au capitaliste, d'après cette transaction, passée avant que ne commence le véritable procès de production. La marchandise qui résulte comme produit de ce procès, lui appartient en entier. Il l'a produite avec les moyens de production lui appartenant et avec du travail acheté par lui, quoique non encore payé, et en conséquence lui appartenant.

C'est la même chose que s'il n'avait consommé pour sa production aucun travail étranger. Le gain que fait le capitaliste, la plus-value qu'il réalise, provient justement de ce que l'ouvrier lui a vendu, non du travail réalisé en marchandise, mais sa force de travail elle-même comme mar-

chandise. S'il s'était présenté à lui dans la première forme comme propriétaire de marchandise, le capitaliste n'aurait pu faire aucun gain, réaliser aucune plus-value, puisque, d'après la loi des valeurs, ce sont des équivalents qui s'échangent, une égale quantité de travail contre une égale quantité de travail. La plus-value, pour le capitaliste, provient précisément de ce qu'il n'achète pas à l'ouvrier une marchandise, mais sa force de travail elle-même et que celle-ci a une valeur moindre que son produit, ou, ce qui revient au même, se réalise en plus de travail matérialisé qu'il n'y en a de réalisé en elle. Et maintenant, pour justifier le profit, on renverse sa source même et on abandonne toute la transaction dont il provient. Parce qu'en fait — dès que l'opération est continue — le capitaliste ne paie l'ouvrier que sur son propre produit, que l'ouvrier ne touche en paiement qu'une partie de son propre produit, et qu'ainsi l'avance n'est qu'une simple apparence — on vient maintenant dire : L'ouvrier a vendu au capitaliste sa part dans le produit avant que celui-ci ne fût transformé en argent. (Peut-être avant qu'il ne fût susceptible d'être transformé en argent, car quoique le travail de l'ouvrier se soit matérialisé dans un produit, il n'y a peut-être qu'une fraction de la marchandise vendable qui soit réalisée : par exemple, des parties d'une maison). Ainsi le capitaliste cesse d'être propriétaire du produit et ainsi se trouve supprimée toute l'opération par laquelle il s'est approprié gratis du travail d'autrui. A cette heure, ce sont donc des propriétaires de marchandises qui sont en présence. Le capitaliste a l'argent, et l'ouvrier lui vend, non sa force de travail, mais une marchandise, à savoir la partie du produit dans laquelle est réalisé son propre travail.

Eh bien, alors, l'ouvrier dira au capitaliste :

« De ces 5 livres de fil, par exemple, trois cinquièmes représentent le capital courant. Ceux-là t'appartiennent. Deux cinquièmes, soit 2 livres, représentent mon travail qui vient de s'y ajouter. Tu dois donc me payer 2 livres. C'est donc la valeur de 2 livres que tu me paieras. » Et ainsi, il empocherait, non pas seulement le salaire de son travail, mais aussi le profit, bref une somme d'argent égale au quantum du travail surajouté par lui, matérialisé sous la forme de 2 livres.

— « Mais, dira le capitaliste, n'ai-je pas avancé le capital constant ? »

— « Bon, dira l'ouvrier, c'est pour cela que tu prends 3 livres, et que tu ne m'en paies que 2. »

— « Mais, répondra le capitaliste, tu ne pouvais pas matérialiser ton travail, tu ne pouvais pas filer sans mon coton et sans mon métier. Tu dois payer un surplus pour cela. »

— « Hé, dira l'ouvrier, le coton se serait pourri et les broches rouillées, si je ne les avais pas employés à filer. Les 3 livres de fil que tu prends ne représentent bien que la valeur de ton coton et de tes broches, qui ont été consommées, et pourtant sont contenues dans les 5 livres de fil. Mais c'est mon travail seul qui, en utilisant ces moyens de reproduction comme moyens de production, a conservé la valeur du coton et des broches. Pour cette force de mon travail, conservatrice de cette valeur, je ne réclame rien, parce qu'en dehors du filage lui-même, pour lequel j'ai droit à 2 livres, elle ne m'a pas coûté de temps de travail en surplus. C'est un don naturel de mon travail, qui ne me coûte rien, mais qui conserve la valeur du capital constant. De même que je ne réclame rien pour cela, de même tu ne dois rien me réclamer du fait que, sans les broches et ton coton, je n'aurais pas pu filer. Sans le filage, broches et coton ne vaudraient pas un firelin. »

Le capitaliste poussé à bout fait alors observer ceci : « Les 2 livres de fil valent en réalité 4 schillings. Elles représentent autant de temps de travail de ta part. Mais tu veux que je paie avant de les avoir vendues ! Peut-être que je ne les vendrai même pas. Risque n° 1. Peut-être que je les vendrai au-dessous de leur prix. Risque n° 2. Et en troisième lieu, en tout cas, il faudra du temps pour les vendre. Dois-je subir pour toi gratuitement les deux risques et la perte de temps par dessus le marché ? Gratuitement, c'est la mort. »

— « Attends un peu, répond l'ouvrier. Dans quel rapport réciproque sommes-nous ? Nous sommes en présence comme propriétaires de marchandises, toi comme acheteur, moi comme vendeur ; car tu veux m'acheter ma part dans le produit, les 2 livres, et elles ne contiennent en réalité autre chose que mon propre temps de travail matérialisé. Maintenant, tu prétends que je dois te vendre ma marchandise au-dessous de sa valeur, en sorte que, comme résultat, tu recevras plus de valeur en marchandise que tu n'en possèdes à l'heure qu'il est en argent. La valeur de ma marchandise est de 4 schillings. Tu veux me donner en échange que 2 schillings : de cette façon, dans le troc — 2 schillings contenant un temps de travail égal à 1 livre de fil — tu empocheras une fois plus de valeur que tu n'en débourserais. Moi, au contraire, au lieu d'un équivalent, je recevrais la moitié d'un équivalent : au lieu de l'é-

quivalent de 2 livres, seulement l'équivalent de 1 livre de fil.

« Et sur quoi fonderas-tu cette réclamation, qui est contradictoire à la loi des valeurs et de l'échange des marchandises en proportion de leur valeur ? Sur quoi ? Sur ce que tu es acheteur et moi vendeur, que ma valeur est sous la forme de fil, de marchandise, et ta valeur sous la forme d'argent, sur ce qu'une même valeur sous forme de fil est en présence d'une même valeur sous forme d'argent. Ou bien as-tu cette opinion enfantine, que toute marchandise doit être vendue au-dessous de son prix, c'est-à-dire de la somme d'argent qui représente sa valeur, parce que, sous la forme d'argent, elle recevrait une valeur plus grande ? Non, mon bon ! elle ne reçoit pas une valeur plus grande ; sa grandeur de valeur ne change pas, si elle se présente purement comme valeur d'échange.

« Songe d'ailleurs, mon bon, à quels désagréments tu vas t'exposer toi-même. Ta prétention aboutit en effet à ceci : que le vendeur ne doit vendre les marchandises qu'au-dessous de leur valeur. Il est vrai que c'était le cas pour toi, lorsque nous, ouvriers, te vendions, non pas notre marchandise, mais notre force de travail. Tu as bien acheté celle-ci à sa valeur, mais notre travail même, tu l'as acheté au-dessous de la valeur dans laquelle il se présente. Mais laissons-là ce souvenir pénible. Nous sommes, Dieu merci, sortis de cette situation, depuis que — d'après ta propre décision — ce n'est plus notre force de travail que nous avons à te vendre comme marchandise, mais la marchandise elle-même, produit de notre travail. Revenons donc aux désagréments auxquels tu t'exposes. La loi désormais posée par toi, que le vendeur, pour transformer sa marchandise en argent, ne paie pas seulement avec sa marchandise, en l'échangeant contre de l'argent, mais qu'il paie aussi en ce qu'il vend la marchandise au-dessous de son prix — cette loi, aux termes de laquelle l'acheteur roule toujours le vendeur, gagne sur lui, doit être valable dans la même mesure pour tout acheteur et tout vendeur. Suppose que nous acceptions la proposition, mais à la condition que tu te soumettes toi-même à la loi nouvellement créée par toi : à savoir cette loi, que le vendeur doit abandonner à l'acheteur une partie de sa marchandise pour rien, en échange de ce qu'il la transforme pour lui en argent. Tu achèteras donc mes 2 livres, qui valent 4 schillings, pour 2 schillings et tu gagneras ainsi 2 schillings, soit 100 pour cent. Mais alors, tu as dans les mains 5 livres de fil, d'une valeur de 10 schillings, après que tu m'a payé les 2 livres qui m'appartiennent. Et tu te figures avoir fait une bonne affaire.

« Les 5 livres ne te coûtent que 8 schillings et tu voudras les vendre 10 schillings. Halte ! dira ton acheteur. Tes 5 livres de fil sont une marchandise : tu es vendeur. Je possède la même valeur en argent : je suis acheteur. Donc, d'après la loi par toi reconnue, je dois gagner 100 pour cent sur toi. Tu dois donc me rendre les 5 livres de fil à 50 pour cent au-dessous de leur valeur, à 5 schillings. Je vais te donner 5 schillings et je recevrai de la marchandise pour une valeur de 10 schillings ; je gagnerai ainsi 100 pour cent sur toi. Car ce qui est juste pour l'un est équitable pour l'autre.

« Tu vois donc, mon bon ami, à quoi mène ta loi nouvelle : tu n'aurais fait que te rouler toi-même, parce que, si tu es un moment acheteur, tu redeviens ensuite vendeur. Dans le cas donné, tu perdrais plus comme vendeur que tu n'as gagné comme acheteur. Et réfléchis bien, pourtant ! Avant qu'existassent les 2 livres de fil que tu veux nous acheter maintenant, n'as-tu pas auparavant fait d'autres achats, sans lesquels les 5 livres de fil n'auraient pas pu être produites du tout ? N'as-tu pas auparavant acheté du coton et des broches, qui maintenant sont représentées dans 3 livres de fil ? Alors, c'était le cotonnier de Liverpool et le fabricant de broches d'Oldham qui étaient en présence de toi comme vendeurs et toi comme acheteur : ils représentaient de la marchandise, toi de l'argent — juste le même rapport dans lequel nous avons pour le moment l'honneur ou le chagrin d'être en présence l'un de l'autre. Est-ce que ce vieux routier de cotonnier ou ton jovial collègue d'Oldham n'auraient pas éclaté de rire si tu avais émis la prétention qu'ils te donnassent une part de coton et de broches pour rien, ou, ce qui revient au même, te vendissent ces marchandises au-dessous de leur prix (et de leur valeur), sous prétexte que tu transformais leurs marchandises en argent, mais qu'eux te transformaient de l'argent en marchandises, qu'ils étaient vendeurs et toi acheteur ? Ils ne risquaient rien, puisqu'ils touchaient l'argent comptant, la valeur d'échange sous forme pure, indépendante. Pour toi au contraire, quel risque ! D'abord, des broches et du coton faire du fil ; passer par tous les risques du procès de production ; et puis, finalement, le risque de revendre le fil, de le retransformer en argent !

(A suivre).

Karl MARX.

(1) Alinéa barré.



## LA VIE ET L'ŒUVRE DE KARL MARX

(5 Mai 1818 — 14 Mars 1883)

Heinrich Karl Marx, l'immortel fondateur de la première Internationale ouvrière, est né le 5 mai 1818 d'une famille bourgeoise à Trèves. Il étudia le droit, la philosophie et l'histoire aux universités de Bonn et de Berlin depuis (1836). En 1841 il obtient le titre de docteur en philosophie. La réaction prussienne lui a fermé les portes de l'université pour laquelle d'ailleurs il ne nourrissait pas une trop grande sympathie. Son premier travail connu est sa dissertation sur Epicure qui a paru après sa mort. Dans sa jeunesse Marx a subi l'influence de Hegel, le plus grand philosophe de l'époque. Ardent et combatif, il se jette bientôt dans la bataille politique. De 1841 à 1843 il rédige un grand journal démocratique à Cologne : la *Gazette Rhénane*. Ayant à traiter des questions économiques, il s'aperçoit de l'insuffisance de ses connaissances. Et il quitte la lutte pour l'étude. Il vient à Paris où il fait la connaissance de Proudhon et des autres socialistes. Avec Arnold Ruge, un philosophe de l'école jeune-hégélienne, il publie à Paris une revue « Les Annales Franco-Allemandes » où il se signale par une étude brillante sur la *Philosophie du Droit de Hegel*. C'est à Paris qu'il écrit également en collaboration avec Engel « La Sainte Famille », une critique acerbe de la philosophie de Hegel et de son école. On y trouve les premiers germes de la conception matérialiste de l'histoire. On peut donc affirmer que le « marxisme » est né en France vers la période de 1844-5 sous l'influence des études de la Révolution, de la vie française et de grands socialistes et économistes français et anglais.

En 1847 Marx rompt définitivement avec Proudhon. Sa *Misère de la Philosophie* en réponse à la *Philosophie de la Misère* de Proudhon contient une exécution magistrale de l'idéologie proudhonienne et un exposé de sa propre doctrine à laquelle il donne une forme classique dans le *Manifeste des Communistes* (1848).

Les études ne l'empêchent pas de prendre une part active à la lutte révolutionnaire. Il s'attire des foudres gouvernementales en France et en Belgique. Il fut expulsé de ces deux pays. Le gouvernement provisoire de 1848 a annulé l'arrêté d'expulsion pris contre Marx par Guizot et l'a fait revenir à Paris. Après la révolution du 18 mars à Berlin, nous trouvons Marx à la tête d'un grand journal : *La Nouvelle Gazette Rhénane*.

En 1849 Marx se fixe définitivement à Londres où il a connu toutes les misères de l'exil ; en 1850 paraît « La Revue de la Nouvelle Gazette Rhénane », en 1852, il fait paraître à New-York son remarquable pamphlet « Le 18 Brumaire ». Tandis que Proudhon rêvait dans sa « Révolution sociale démontrée par le Coup d'Etat », d'un Bonaparte socialiste prenant l'initiative de la Révolution sociale, Marx a, d'un coup d'œil génial, embrassé la situation.

Passant sous silence, les écrits d'importance moindre nous arrivons aux deux grands ouvrages : *La Critique de l'Economie Politique* (1859) et *Le Capital* (1867) qui ont révolutionné la science sociale. Le *Capital* de Marx a provoqué toute une littérature. D'innombrables économistes, sociologues et publicistes ont travaillé à détruire l'œuvre de Marx et sont malheureusement condamnés à recommencer, même avec l'aimable concours des « révisionnistes ».

Passant de l'étude à l'action et vice versa, Marx contribue à fonder en 1864 l'Internationale ouvrière qui fit trembler la bourgeoisie. Nous ne parlerons pas de la vie privée de Marx. Sa vie est toute dans son œuvre immortelle de penseur socialiste et de combattant génial de la cause prolétarienne.

S'il eut à subir l'exil avec toutes ses misères et ses privations matérielles, il a eu d'autre part la joie de voir son œuvre grandir et se développer sa devise : Proletaires de tous les pays unissez-vous !

Il a forgé des armes de combat d'une précision sans égal pour le prolétariat universel. Et c'est le prolétariat universel qui proclame son immortalité aujourd'hui.

## MARXISME ET ÉTHIQUE

Le Marxisme n'a jamais songé, comme le prétendent ses adversaires ignorants et vulgaires, à nier l'importance de l'idéal social et des facteurs moraux sur les actions des hommes. Il a simplement ramené cette importance à sa juste valeur, et il a démontré comment l'idéal social, qui est une force immense dans la lutte de classe, découle à son tour de l'évolution des facteurs économiques.

En débarrassant le socialisme des annexes morales qui l'obscurcissaient encore, Marx l'a élevé à la hauteur d'une science. Le socialisme de Marx est précisément le socialisme scientifique, parce qu'il démontre comment et pourquoi l'évolution économique conduit nécessairement, c'est-à-dire indépendamment de notre volonté, vers la socialisation des instruments de production. Le Marxisme est le premier socialisme à base scientifique, c'est-à-dire « morale ».

Mais ceci ne signifie point l'absence de tout lien entre le socialisme marxiste et l'éthique prolétarienne, l'idéal social du prolétariat. Le Marxisme, encore une fois, ne songe point à nier l'importance de l'idéalisme moral, ce phénomène si caractéristique dans la lutte de classe prolétarienne.

En nous livrant les méthodes d'investigations des rapports entre le processus économique et les normes éthiques, il nous permet de comprendre pourquoi et comment ces normes évoluent. C'est lui qui nous apprend de quelle manière, sous la pression de nouveaux besoins sociaux, l'idéal social se renouvelle et l'évolution morale s'effectue. C'est lui qui nous éclaire sur les bases économiques de notre propre idéal d'égalité sociale, et qui nous fait comprendre comment la décadence morale de la bourgeoisie, son hypocrisie et son cynisme écœurants, sont le résultat des mêmes mouvements des forces économiques, qui occasionnent la superbe floraison de vertus sociales et civiles dans les milieux prolétariens.

C'est ainsi que le Marxisme a complètement changé les positions respectives de la morale et de la science. Les conceptions antérieures de la vie, établies sur base religieuse ou juridique, regardaient l'idéal éthique comme le facteur décisif dans l'évolution de la société. Au contraire, dans le Marxisme c'est la science qui décide de la direction de l'idéal social. C'est encore la science qui tout en nous faisant comprendre la relativité de tous les normes moraux, nous rend clair ce qu'on pourrait appeler la validité générale de ces normes, de l'idéal social et révolutionnaire dans une certaine classe à un moment donné de l'évolution historique.

Contre les « idéalistes » bourgeois et les confusionnistes socialistes qui viennent nous répéter les vieilles chansons sur la nécessité de « moraliser » et d'introduire des « vues éthiques » dans le mouvement ouvrier, — contre les phraseurs hypocrites qui condamnent « au nom de la morale » l'avidité et le mécontentement prolétariens, qui s'effarouchent de la conception posant la conscience révolutionnaire et la solidarité de classe comme les deux vertus maîtresses prolétariennes, devant lesquelles au besoin toute autre considération doit s'effacer.

Contre tout cela, nous ne nous défendons point seulement par des sentiments instinctifs et raisonnés. Le Marxisme nous fournit des normes plus redoutables. L'ultime sanction de notre idéal social, de tous les efforts du prolétariat, de nos sentiments, nos actes et nos normes découle pour nous du fleuve limpide de la science, ainsi qu'elle découle pour les générations antérieures, des eaux troubles de la foi.

Henriette ROLAND-HOLST.



## Le Marxisme en Russie

Marx, au déclin de sa vie, a salué le mouvement révolutionnaire russe dans la personne des héros de la *Narodnaja Wolia*. Il croyait qu'une société qui avait donné naissance à ce parti pourrait bientôt arracher la liberté politique au tsarisme. Il n'en fut pas ainsi. Dans l'année même de la mort de Marx, un groupe avancé de révolutionnaires russes, éclairé par la défaite, a compris qu'il fallait chercher dans la doctrine de Marx le mot de l'énigme de la Révolution russe.

En 1843, Marx était encore à sa période idéaliste. Dans sa *Critique de la Philosophie du Droit*, de Hegel, il prévoyait que l'Allemagne n'aurait pas à traverser la période de la lutte des classes, comme la France et l'Angleterre, ou plutôt qu'elle la traverserait d'une manière philosophique, idéologique ; alors qu'en réalité, elle devait aller directement du féodalisme au socialisme. Les révolutionnaires russes de la période 1870-1880 et de 1880-1890 crurent également qu'une critique théorique du régime capitaliste suffirait

et que la Russie pourrait passer au socialisme sans avoir à subir la lutte de classes comme à l'Occident.

Georges Plekhanoff et ses amis du *Groupe de l'Émancipation du Travail* (Paul Axelrod, Vera Sassoulith, Léo Deutsch), proclamèrent qu'il fallait passer par la lutte de classes — et cela non seulement théoriquement, mais nationalement — et que la disparition du tsarisme ne saurait être atteinte que sur le terrain et à l'aide de la lutte de classes. Et ils proposèrent aux socialistes russes d'organiser et d'éclairer la classe ouvrière, créée par le développement de la production capitaliste.

Dès le début de la période 1890-1900, des groupes de socialistes marxistes se fondent dans les différentes villes de la Russie et de la Pologne. La jeunesse ouvrière et studieuse s'y retrouve pour travailler au développement de la conscience prolétarienne. Pendant l'été de 1895 une grande grève de trente mille ouvriers textiles éclate à Saint-Petersbourg, à la tête de laquelle se trouvent les socialistes démocrates. De ce moment-là, la question ouvrière est reconnue officiellement et par le gouvernement et par la bourgeoisie russe.

En 1898, le Parti ouvrier socialiste démocrate se forme. Son manifeste pose comme base de son action les principes du marxisme. L'apparition inattendue du mouvement ouvrier sous la domination illimitée du tsarisme attire l'attention de la démocratie bourgeoise russe. Celle-ci entrevoit dans le mouvement ouvrier naissant une force capable d'ébranler l'absolutisme. Et comme les marxistes soutiennent la même thèse, ils ont vite conquis la sympathie d'une grande partie de cette démocratie, qui ne prenait, naturellement, du marxisme que ce qui lui convenait, la justification du capitalisme détruisant le régime patriarcal du village russe et créant les conditions matérielles d'une révolution politique. Elle identifiait dans son esprit sa propre cause avec celle du prolétariat. A la fin de la période 1890-1900, le marxisme jouait un rôle sans précédent. Il était devenu l'idéologie de la démocratie bourgeoise : elle lui donnait la conscience de ses propres intérêts. Tous les esprits avancés, toute une phalange de célébrités scientifiques du radicalisme bourgeois, se déclareraient marxistes.

Mais cette transformation de l'idéologie de la lutte de classe prolétarienne en celle de lutte des masses démocratiques et bourgeoises ne pouvait naturellement être de longue durée. La crise socialiste en Allemagne et en France, Bernstein et Millerand, ont contribué à l'évolution de la démocratie bourgeoise russe : celle-ci a pris conscience d'elle-même. Ne voulant pas abandonner complètement le marxisme, elle se proclama révisionniste. Arborant cette nouvelle bannière, elle exigea du prolétariat l'abandon de son indépendance de classe dans sa lutte contre le tsarisme et l'idée de sa dictature inscrite dans son programme. La rupture entre « orthodoxes » et « révisionnistes » devint inévitable.

Au printemps de 1902 a été publié, à Londres, un projet de programme « orthodoxe » du Parti ouvrier socialiste démocrate (adopté par lui au Congrès de Bruxelles-Londres en 1903), préconisant la dictature du prolétariat. En même temps, le chef des révisionnistes russes, Pierre Struve, a fait paraître le premier numéro de son journal *L'Émancipation*, avec le programme d'un parti libéral et démocratique luttant pour une constitution bourgeoise.

Je ne m'arrêterai pas au rôle glorieux joué par le prolétariat dans le mouvement révolutionnaire de ces dernières années. Ce rôle doit être suffisamment connu. Dans le socialisme scientifique et marxiste, le prolétariat russe a trouvé un moyen d'orientation dans la complexité des événements révolutionnaires. Grâce à lui, les prolétaires russes ont pu, tout en sauvegardant leur indépendance de classe, prendre part à la lutte nationale contre l'absolutisme ayant pour objet de créer de nouvelles conditions de développement de la société. La conception marxiste a préservé le prolétariat russe des erreurs où est tombé la classe ouvrière des autres nations dans des périodes de lutte analogues. Grâce au marxisme, le prolétariat russe a adapté à ses fins toute arme que la décomposition du tsarisme mettait dans ses mains : la participation aux assemblées délibératives, l'organisation syndicale et coopérative. Non pas que le prolétariat russe n'ait jamais fait fausse route. Aucune théorie ne dispense des leçons de l'avenir. Mais le marxisme a réduit au minimum les frais de ces leçons de l'expérience — dans la victoire aussi bien que dans la défaite.

Si, aujourd'hui, deux ans après la victoire de la contre-révolution à Moscou et dans les autres villes, après des pertes sanglantes dépassant celles du prolétariat français de juin 1848, le mouvement ouvrier russe reste debout, son organisation n'a pas disparu, et son esprit révolutionnaire n'est pas atteint ; la raison principale en est dans le fait de l'unité doctrinale que le marxisme assure à tous les éléments conscients du prolé-



tariat, dans la claire conscience de la nécessité historique du mouvement ouvrier et de sa victoire, dont sont pénétrées de larges masses prolétariennes en Russie.

Toute sa vie durant, Marx a nourri une haine implacable contre le despotisme tsariste dont l'immobilisme social faisait la base inébranlable de la contre-révolution européenne. Il ne se lassait pas d'appeler les forces révolutionnaires de l'Europe à la destruction de ce régime despotique. Un quart de siècle après sa mort, le despotisme tsariste étouffe dans le sang l'armée des ennemis intérieurs qui lui a porté des blessures cruelles. A la tête de cette armée se trouvent les bataillons invincibles des prolétaires conscients. Leur drapeau porte les paroles de Marx : *Prolétaires de tous les pays, unissez-vous!*

L. MARTOFF

## Le Marxisme en Angleterre

Le marxisme n'a pas eu de chances en Angleterre. Pourtant les circonstances y paraissent favorables: L'Angleterre était entrée la première dans la voie de la production capitaliste, son prolétariat a précédé celui des autres pays dans son grand développement; elle a vu se dérouler chez elle la première lutte politique de la classe ouvrière — le mouvement chartiste. Nos deux maîtres, Marx et Engels, y vécurent et exercèrent leur action, en y fondant la première Internationale. Et malgré tout cela, le marxisme ne peut prétendre jusqu'ici ni à un grand succès matériel, ni à une influence morale considérable sur la classe ouvrière. La *Social Démocratie Fédérale*, l'organisation socialiste la plus ancienne de ce pays, qui représente le marxisme, malgré l'énergie de ses membres et le talent de ses chefs, n'a ni autant de membres, ni autant de moyens que l'*Independent Labor Party* (1), sa rivale, d'un caractère plutôt sentimental et opportuniste.

Cette infériorité numérique, nos adversaires l'attribuent à l'origine étrangère du marxisme. Récemment encore, BLATCHFORD, le rédacteur du "*Clarion*", journal hebdomadaire de vulgarisation socialiste assez répandu, se vantait dans une polémique avec un contradicteur bourgeois de n'avoir jamais lu Marx. « Le socialisme anglais, disait-il, n'est pas le socialisme allemand: il est anglais. Le socialisme anglais n'est pas marxiste, il est humanitaire ». On ne peut parler de la sorte sans méconnaître non seulement le marxisme, mais l'histoire de son propre pays. Si BLATCHFORD et ses partisans tenaient compte de leur propre passé, ils auraient pu constater que non seulement le marxisme est la continuation de l'économie politique anglaise de la période classique, mais aussi par deux éléments — au moins — qui le composent, et notamment par la théorie de la valeur et celle de la lutte des classes, il a des racines profondes dans la vie anglaise. Il en est de même de l'idée internationaliste qui est le trait distinctif du socialisme marxiste. Dans la période de 1840-50 cette idée fut pour la première fois préconisée et réalisée en Angleterre avec succès par Harney et Jones, qui dirigeaient la société "*Fraternal Democrats*", dont les séances furent fréquentées par Marx et Engels de leur retour de Bruxelles.

Non, les raisons de l'insuccès relatif du marxisme en Angleterre sont ailleurs. Le marxisme est révolutionnaire, le prolétariat anglais, même influencé par le socialisme, n'est pas encore arrivé à s'émanciper des idées bourgeoises. N'oublions pas que dans aucun pays du monde, même en France avec sa puissante tradition révolutionnaire, la bourgeoisie n'a eu autant d'ascendant sur l'esprit du prolétariat qu'en Angleterre. La raison en est simple. Grâce à sa toute-puissance, la bourgeoisie anglaise a pu donner certaines satisfactions au prolétariat et renoncer souvent d'elle-même à tirer profit de certains privilèges économiques et politiques. Il en résulte qu'une illusion a pu se développer chez le prolétariat anglais de la possibilité des améliorations infinies dans la société actuelle. Et l'idée de la révolution socialiste se trouve ainsi écartée comme insensée et nuisible.

Le prolétariat anglais n'a pas pu jusqu'ici se débarrasser complètement de cette illusion. Le marxisme en pâtit. Tant que le prolétariat anglais ne sera pas pénétré de la conscience de classe et de l'esprit révolutionnaire — et cela par le jeu naturel des forces économiques — le marxisme demeurera pour lui une doctrine « allemande » et son socialisme aura un caractère « humanitaire », c'est-à-dire sentimental et opportuniste. Le jour où le prolétariat aura une claire vision de ses intérêts de classe, le marxisme prendra en Angleterre la place qu'il mérite comme expression de la conscience prolétarienne révolutionnaire.

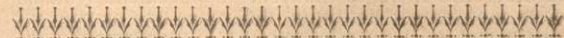
(1) Ne pas confondre avec le *Labor Party* qui siègeait au Congrès de Hull dont il est question plus loin.

Ce jour s'approche fatalement. Les conditions du marché mondial ne sont pas les mêmes qu'il y a trente ans, et la bourgeoisie anglaise a perdu sa situation exceptionnelle et avec elle la possibilité et le goût de la politique traditionnelle des concessions. Elle devient de plus en plus réactionnaire et ne se gêne plus de combattre la classe ouvrière, d'exercer des représailles politiques et économiques. Comme résultat de cette nouvelle situation, nous avons en Angleterre un nouveau parti ouvrier indépendant qui, tout en ne se reconnaissant pas comme socialiste, signifie néanmoins un premier grand pas vers l'émancipation du prolétariat anglais soustrait à l'influence et à l'hégémonie bourgeoise. Ce parti groupe plus d'un million d'ouvriers.

De nombreux indices s'ajoutent aux progrès constants des vieilles organisations socialistes pour marquer le développement rapide de la conférence socialiste dans la masse ouvrière. On sait qu'au récent Congrès de Hull, le Parti Ouvrier a exprimé dans une résolution sa sympathie au socialisme, nonobstant l'opposition de plusieurs chefs. C'est un symptôme grave, ainsi que la bourgeoisie l'a compris.

Sans doute, certains chefs, comme cela se passe fréquemment, ayant un faible pour l'opportunisme arriviste, réagissent contre le développement de la conscience socialiste. Mais cet opportunisme lui-même est condamné à la seconde. En effet, il est certain qu'au premier remaniement ministériel, devenu inévitable à la suite de la maladie du Premier, un ou deux sièges échoueront aux chefs du Parti ouvrier. Le Millerandisme anglais aura des conséquences toutes semblables à celles du continent: il détruira les dernières illusions dans le prolétariat anglais et lui prouvera définitivement qu'en dehors de la révolution sociale il n'y a pas de solutions possible. Ce jour-là, le marxisme triomphera en Angleterre.

Th. ROTHSTEIN (Londres).



## Karl Marx et la question des femmes

Karl Marx ne s'est jamais occupé de la question des femmes comme d'un problème particulier. Pourtant son immortelle œuvre scientifique a été plus décisive, plus féconde pour la lutte, pour l'émancipation intégrale du sexe féminin, que toute la littérature bourgeoise dite féministe. Grâce à son matérialisme historique, ce grand penseur, qui fut un grand révolutionnaire, nous a donné mieux que des formules toutes faites pour la question des femmes: la vraie méthode scientifique, exacte pour étudier et comprendre cette question. C'est seulement grâce au matérialisme historique que nous sommes à même de saisir la question des femmes dans l'ensemble de l'évolution historique; de voir clairement la totalité des rapports sociaux qui l'ont fait naître, c'est-à-dire de comprendre la raison d'être historique de cette question, ses forces sociales motrices et les fins auxquels celles-ci vont aboutir, de même que les conditions sociales qui, seules, garantiront la solution de tous les problèmes soulevés par la transformation de l'activité et du rôle de la femme dans la famille et la communauté.

L'œuvre de Karl Marx a allumé la torche qui éclaire l'évolution, si riche en conflits douloureux et maux sociaux, qui mène la femme du servage auquel elle est assujettie à la liberté, de l'infériorité sociale vis à vis de l'homme à l'égalité avec lui, du dépérissement de ses facultés à leur éclosion intégrale et harmonique. Elle nous fait voir clairement que cette évolution enchaînée dans le connexe de la transformation du travail, de l'ordre économique, n'arrivera à ses dernières fins que grâce à la révolution sociale. Car la révolution sociale sera le marteau historique qui écrasera les obstacles sociaux s'opposant à l'avènement de l'ordre socialiste préparé au sein du capitalisme même.

Or, c'est le socialisme, et le socialisme seul, qui créera les conditions sociales nécessaires pour l'existence harmonieuse de toutes les femmes, c'est-à-dire pour une existence qui leur permettra le développement et l'exercice libres de toutes leurs facultés; et qui leur assurera par ce fait leur émancipation humaine intégrale. En nous enseignant que l'émancipation de la femme est indissolublement liée à l'émancipation du travail, du prolétariat, le matérialisme historique de Karl Marx a martelé

l'épée qui a tranché nettement les liens idéologiques entre le féminisme socialiste et le féminisme bourgeois et il a forgé la chaîne d'arguments historiques qui réunit le premier à la lutte révolutionnaire du prolétariat conscient de classe. C'est au génie de Karl Marx que nous autres femmes socialistes devons la clarté sur la route qu'il faut prendre, et la grandeur, la majesté du but pour lequel il faut lutter.

Clara ZETKIN



## LA MÉTHODE MARXISTE

Le Marxisme n'est pas un dogme, mais une méthode d'investigation, de recherche, insistent avec raison les théoriciens marxistes les plus autorisés.

La valeur de la méthode marxiste n'est, d'ailleurs, pas seulement théorique. Le Marxisme est une philosophie d'action, un guide sûr de la vie. C'est la philosophie des travailleurs, des producteurs, c'est-à-dire de la classe à la fois la plus utile et la plus révolutionnaire qui finit par être la seule utile et la seule révolutionnaire au fur et à mesure que les autres classes, s'attachant aveuglément de toutes leurs forces au *statu quo*, deviennent conservatrices et rétrogrades.

C'est la philosophie, l'« algèbre » de la révolution par excellence. Galilée, Kant, Darwin et Marx ont, pour ainsi dire, déplacé l'axe de la pensée humaine. Le martyr de l'astronomie moderne a indiqué à l'homme sa vraie place dans la nature en détruisant ce que Jules Guesde et d'autres ont appelé l'*anthropocentrie*, autrement dit la vaine et vaniteuse présomption de l'homme s'imaginant le centre cosmique et croyant naïvement que la nature n'existe et ne se dérange que pour lui être agréable. L'homme a dû se reconnaître comme une partie intégrante — et relativement infime — d'un Tout infini. Leçon de modestie autrement précieuse que la fausse humilité des religions hypocondriques faisant marcher leurs dieux pour nos petites affaires!

Kant a détruit l'absolu philosophique, en tant que penseur — tout en le reconstruisant au sujet de la monarchie prussienne et féodale — en proclamant le caractère tout relatif de nos connaissances. La science moderne lui donne raison sur ce point.

Darwin complétant Galilée a montré la vraie place de l'homme dans la *série zoologique*. Le « Roi de la création » a dû reconnaître ses humbles origines et le lien indissoluble le rattachant aux animaux inférieurs, à ses « parents pauvres ». Marx continuant la même œuvre a marqué par des traits définitifs la place de l'homme dans la *série historique et sociale*. L'individu, maître absolu de l'Histoire et de la Société, roi de la *création sociale* — selon la vieille conception idéologique — a dû avouer sa dépendance du milieu historique et socialement défini; des conditions de son existence même dont le caractère est déterminé par le *mode de production et d'échange des objets nécessaires à la vie*.

La conception marxiste est donc liée, historiquement et logiquement, au progrès intime de toute la pensée moderne, à laquelle elle donne sa conclusion humaine, pratique. Marx appartient à la grande famille des fondateurs de la science contemporaine, des révolutionnaires de la pensée.

Galilée, Kant, Darwin et Marx en détruisant, chacun pour sa part, une idole — l'absolu cosmique, l'absolu philosophique, l'absolu zoologique, l'absolu social — en rappelant l'homme à la modestie, ne l'ont pas affaibli. Au contraire. En détruisant chacun une force imaginaire, ils lui ont montré sa force réelle. *Natura sciendo vincitur*, disait Bacon: on arrive à s'emparer des forces de la nature en les étudiant. On peut dire de même: *Historia sciendo vincitur*. On triomphe des forces aveugles de l'Histoire en apprenant à les connaître et à les diriger. Marx, qui nous intéresse ici tout spécialement, a révélé à la société contemporaine le levier, l'*outil historique* par excellence, en montrant le rôle du prolétariat organisé en classe et s'emparant du pouvoir politique pour exproprier les expropriateurs.

Telle est la portée générale de la méthode marxiste plus ou moins reconnue par la science bourgeoise. Mais il est peut-être utile d'indiquer ici quelques points de détail moins connus.

Avant Marx, on pensait en Sociologie et en Histoire par catégories, par idées abstraites, qui jouaient le même rôle que la force vitale en Biologie.

On se battait à coups de syllogismes et de définitions. On discutait sur la violence en général, sur l'État en général, sur les guerres, sur la propriété en général. Marx a mis fin — pour ceux qui l'ont compris — à ces discussions scolastiques et verbeuses.

La violence est-elle un bien ou un mal? Cela



dépend, répond Marx. Au service de la réaction, c'est un mal pour nous. Au service de la révolution, elle devient une « accoucheuse » d'un meilleur monde.

L'État, défenseur des privilèges des minorités, est un mal pour une société en voie de transformation. Le pouvoir politique d'une classe qui, en s'affranchissant, émancipe la société; la dictature du prolétariat est un bien qui s'impose. Les guerres dynastiques et capitalistes sont autant de maux que la classe ouvrière dénonce, tout en comprenant leur nécessité historique relative. La guerre des classes est, par contre, le moteur historique, la condition sans laquelle il n'y a pas de progrès.

La propriété capitaliste, en organisant la production, en faisant ressusciter des merveilles industrielles, en contribuant à créer toute une civilisation, était un bien; mais au fur et à mesure du développement des nouvelles forces sociales, des nouvelles forces productives, elle devient un obstacle au progrès ultérieur, en langage humain: un mal à combattre. Toutes les institutions sociales subissent la même loi. Tant qu'elles sont en harmonie avec les forces productives existantes, elles correspondent à des besoins, sont utiles et bienfaisantes. Cherchant à se maintenir au delà de leur utilité sociale elles deviennent nuisibles et dangereuses.

Jules Guesde, qui a mis au service de marxisme français la clarté et la précision remarquables de sa pensée, les compare aux constructions croulantes qui menacent d'ensevelir les hommes auxquels elle servaient autrefois d'abris.

Tous les phénomènes sociaux — Etat, propriété, famille — évoluent, se transforment, sont à l'état de perpétuel devenir. Et l'Histoire n'est pas l'incarnation successive d'une Idée, sorte de personne de qualité qui voyage *incognito* à travers différentes époques, changeant de nom et de costume, un Fregoli universel, ainsi que la représente la conception idéologique. Elle est le produit des luttes réelles des classes également réelles et déterminées pour des intérêts définis. L'Idée n'est qu'un reflet, un produit, une ombre, souvent un masque, un prétexte à un intérêt concret, individuel ou collectif. Nos braves anarchistes et nos aimables syndicalistes anarchisants en continuant à dissertar à perte de vue sur l'Etat, sur la violence, sur la patrie en général, sont à mille lieues de la pensée de Marx. Ils croient naïvement pouvoir effectuer un « retour à Marx » via Proudhon ou même en passant par Pouget. Rien n'est plus enfantin, ni plus faux. Marx met en jeu des forces réelles, concrètes, historiques. Chez lui chaque période, chaque classe, chaque événement même a sa *physionomie historique et sociale* propre. Il dédaigne les généralités, les abstractions vaines, les fantômes, les mythes. Ce sont des tranches de vie qu'il soumet à notre examen. Tandis que Proudhon, son antagoniste, l'idéologue-type, voit dans l'Histoire et dans la vie la réalisation des idées, des principes, des plans, des projets. La conception de Proudhon est idéologique, littéraire, décevante: c'est une réaction intellectuelle. Celle de Marx est matérialiste, concrète et féconde: c'est une force de progrès. Marx est l'ennemi du vague, du confus. Et le Proudhonisme, à l'heure qu'il est, ne peut engendrer qu'anarchie, impuissance et défaite.

Le confusionnisme, l'inconscience, en théorie et en action — confusion des classes, des idées, des méthodes de combat — voilà l'ennemi! Et nous travaillerons selon la *méthode marxiste* en continuant à combattre le confusionnisme, ainsi que Marx l'a fait lui-même pendant toute sa vie glorieuse.

Ch. RAPPOPORT

## RETOUR A BAKOUNINE

Il est de mode aujourd'hui, parmi la jeunesse studieuse et scolastique qui fréquente, de loin, les syndicats et n'admet les coopératives que pour sa consommation personnelle, loin de toute odeur de sardines et de margarine, de se réclamer de Marx, qui est, comme chacun sait, un apôtre de l'action directe et un antimilitariste avant la lettre. Il est toujours rafraîchissant d'entendre ceux qui ont reproché aux « Marxistes » leur intolérance et leur sectarisme admettre Marx quand ils croient pouvoir appliquer un de ses textes à leurs besoins de propagande.

Cela rappelle ces agents de police dont parle Vallés dans l'« Insurgé » qui lui reprochaient au 4 septembre de ne pas être assez républicain. Il nous souvient, à un des nombreux Congrès d'Unité, d'avoir entendu un Millerandiste d'alors, soutenir que la collaboration au pouvoir bourgeois avait été spécialement recommandée « par votre Karl Marx », disait-il en se tournant vers les malheureux marxistes. Quel homme étonnant que ce Marx qui avait prévu, comme Molière dans une opérette d'Hervé (le musicien), l'affaire Dreyfus et Briand lui-même.

À côté du théoricien dont l'œuvre scientifique appartient au monde, il nous faut aujourd'hui, en cet anniversaire de Marx, montrer le lutteur, que l'on peut surtout étudier dans ses lettres à Lassalle, à

Sorge, et à Jean-Philip. Becker, ses compagnons de lutte. C'est là qu'il faut admirer cette qualité qu'Engels signalait en son ami de comprendre et de juger les événements contemporains déjà avec le recul de l'avenir. Dans son ouvrage sur la question d'Orient, de ces faits qui lui arrivaient au jour le jour, il tirait un enseignement pour la cause qu'il avait à cœur, en même temps qu'il fixait à l'événement sa place dans l'histoire de la société. C'est par là, peut-être, que Marx se distingue le plus des théoriciens et des savants ordinaires: il a su « mobiliser » sa théorie, et y peser, comme dans une balance d'or, les événements transitoires.

Cela ne nous paraît-il pas une sorte de jugement contemporain, celui qu'il porte sur le mouvement anarchiste à l'intérieur de l'Internationale; est-ce que ce sont des événements d'hier, ceux auxquels il fait allusion en ces termes: « l'histoire de l'Internationale fut un combat continu contre les sectes et les essais des amateurs, qui ont essayé de prévaloir contre le véritable mouvement de la classe ouvrière à l'intérieur de l'Internationale elle-même ». Changez les noms, et l'on se croirait à la veille du Congrès de Nancy. A qui devrait-on aujourd'hui attribuer ce jugement, qui s'appliquait alors à Bakounine: « Son programme était un mic-mac emprunté à gauche et à droite. — Egalité des classes, suppression de l'héritage comme point de départ du mouvement social (absurdité Saint-Simonienne), athéisme imposé comme dogme à ses membres, et comme doctrine suprême (empruntée à Proudhon) abstention de l'action politique ».

Changez quelques étiquettes, et Marx dans cette lettre à Sorge, datée du 23 novembre 1871, semble prévoir le néo-anarchisme ou syndicalisme, et avec quel poids retombe sur la nouvelle-ancienne école ce jugement, sévère pour les dirigeants de la C. G. T.

« Ce jeu d'enfant a eu du succès en Italie et en Espagne, où les conditions réelles du mouvement ouvrier sont encore peu développées. » Ne dirait-on pas que Marx compare en sa pensée les syndicats anglais, allemands, américains et belges, avec « les régiments de colonels » que nous voyons encore dans certaines nations latines.

On pourrait de chaque lettre de Marx extraire des remarques semblables, qui luisent encore au milieu du confusionnisme actuel comme des phares pour la classe ouvrière. N'est-ce pas lui qui a montré la différence entre le mouvement purement syndical et le mouvement politique, différence que ne peuvent distinguer nos jeunes docteurs: « le mouvement politique de la classe ouvrière a naturellement pour but la conquête du pouvoir politique pour elle-même, et pour cela il faut naturellement qu'il existe auparavant une organisation syndicale de la classe ouvrière, qui se développe par ses combats économiques. » N'est-ce pas la juxtaposition des deux mouvements, leur superposition que Marx recommande à ceux qui prétendent que leur mot de ralliement est: « Retour à Marx! »

Il est difficile de retourner à Marx et de préconiser l'action directe chère à l'anarchie. Peut-être est-il trop tard pour recommander aux neo-syndicalistes le « Retour au Bakounisme », car ils y sont et même ils y pataugent.

C. BONNIER

## MARX ET L'AGRICULTURE

Lorsque les économistes orthodoxes à la solde de la classe bourgeoise furent obligés de reconnaître que la concentration capitaliste ruinait des milliers et des milliers de petits commerçants et de petits artisans; qu'elle les précipitait dans un prolétariat d'autant plus malheureux qu'il avait conscience de ses souffrances, ils ne s'avouèrent point vaincus.

Jettant leurs regards sur la terre, et mettant leurs dernières espérances dans les milieux paysans, ils clamèrent la faillite des « prophètes marxistes » en ce qui concernait la propriété rurale.

A entendre ces bons apôtres, Marx s'était illusionné sur le résultat de l'introduction du machinisme dans l'agriculture; n'avait pas compris la valeur technique de la petite propriété, de beaucoup plus fertile quand elle est « travaillée » par son propriétaire que lorsque est « ouvrière » par un salarié, lui permettant par conséquent de lutter avec avantage contre la grande propriété terrienne. Ils lui reprochaient aussi de n'avoir envisagé la question agraire vis-à-vis des forces capitalistes déchaînées, qu'à un point de vue particulier et dans un milieu spécial; et de n'avoir illustré sa loi générale de l'accumulation — capitaliste qu'avec des exemples... anglais, en se servant d'un pays unique en ce qui concerne la répartition du sol: de l'Irlande.

Or, il ressort des faits mêmes: des statistiques fournies par nos adversaires eux-mêmes; des plaintes formulées aux tribunes parlementaires des différentes nations ou le capitalisme fait son œuvre; des multiples travaux des auteurs experts en matière agricoles; des campagnes menées par les journaux spéciaux; que tout ce qu'a écrit Marx sur la question agraire, c'est l'expression même de la vérité.

« Dans les comtés de Suffolck et de Cambridge, écrit-il par exemple, la superficie des terres cultivées s'est considérablement augmentée pendant les derniers vingt ans, tandis que la population rurale a subi une diminution non seulement relative, mais absolue... En Angleterre elles (les machines) dépeuplent les campagnes » (*Le Capital*, p. 217).

En France de 1790 à 1890 la superficie des terres cultivées s'est augmentée de 6.000.000 d'hectares, des prés de 1.250.000 hectares, des vignes de 650.000 hectares et des jardins de 200.000 hectares: soit 8.100.000 hectares. De 1882 à 1892, 1.161.002 hectares ont été travaillés pour être rendus cultivables, et malgré cette mise à la disposition de la culture de plus de 9 millions d'hectares, l'introduction du nouvel instrument technique agricole, surtout de la machine, a provoqué une

diminution considérable de la population rurale. De 75.6 p. 0/0 qu'elle était en 1846 elle était tombée 62.6 p. 0/0 en 1891. Et du dernier recensement, qui date de 1904 il ressort que les milieux ruraux ont encore perdu plus de 250.000 habitants depuis 1901.

Marx avait-il raison quand il pronostiquait le dépeuplement des campagnes malgré l'augmentation de la superficie des terres cultivées?

Que les contempliers des théories marxistes veuillent bien relire la partie ou le titre V du chapitre XXV du *Capital*, concernant le prolétariat agricole anglais; il y verront dépeint plusieurs dizaines d'années à l'avance, la situation du prolétariat agricole français actuel; des petits et moyens propriétaires, des gros propriétaires fermiers, des fermiers capitalistes et des misérables métayers.

La liste des salaires payés dans trois villages, aux environs de Blandfort, Wimbourne et Foole ne peut-elle pas être comparée aux listes des salaires payés aux ouvriers agricoles de la Bretagne, de la Picardie ou du Nord?

La déposition de John Smith, directeur de la presse d'Edimbourg, déclarant que « l'ordinaire des prisons anglaises est bien meilleur que celui de la généralité des ouvriers agricoles », ne nous oblige-t-elle pas à mettre en parallèle l'ordinaire des prisons françaises avec le brouet noir et le lard infect que l'on trouve sur les tables grasses des cuisines de nos fermes?

Et la hutte du paysan irlandais de 1865, aux murs de terre et de mollons; aux planchers fait de terre nue comme avant qu'elle fut construite; au toit à la masse de paille hachée et boursoufflée ne peut-elle pas être comparée au taudis du métayer des Landes; du paysan de la Lozère où la cabane du journalier de Briconville?

Puis, faut-il que nous fassions constater qu'en France les petits propriétaires occupant un ouvrier ou deux, diminuent aussi rapidement qu'ils diminuaient en Irlande lorsque la concentration capitaliste supprimait une partie des fermes, celles des trois catégories de 1 à 15 ares?

Faut-il encore citer l'augmentation des grandes exploitations agricoles françaises dévorant les petites et moyennes exploitations avec la même glotonnerie que les gros terriens irlandais dont nous entretenait Marx?

Combien nous faudra-t-il répéter de fois les mêmes arguments, aligner les mêmes chiffres, sortir les mêmes auteurs pour nous faire comprendre de nos adversaires?

Combien d'années encore faudra-t-il que nous criions les mêmes vérités pour les faire entendre d'abord et accepter ensuite?

Heureusement que la transformation de la propriété terrienne s'opère avec tant d'éclat qu'il sera impossible, même aux plus aveugles, de ne point la constater.

Le mode de production moderne fait son œuvre révolutionnaire dans l'agriculture comme dans l'industrie. Certes, il agit plus lentement dans le domaine agricole que dans le domaine industriel, parce que le paysan, guetté par l'expropriation capitaliste, dispose sur lui-même d'une force de compression et d'exploitation de beaucoup plus puissante que celle qu'il possédait jadis le petit artisan; mais fatalement la propriété capitaliste supplantera la propriété privée du travailleur rural.

Elle le supplantera — je devrais dire: elle la supplantera de plus en plus — par l'introduction de la division du travail, multiplicateur de produits dans l'agriculture comme dans l'industrie; par la pénétration de la mécanique et du cheval-vapeur dans la ferme et sur ses dépendances; par l'adjonction du laboratoire à l'étable, du chimiste au conducteur de la charrue.

Elle la supplantera parce que des forces et des connaissances nouvelles ont été découvertes et acquises par l'homme, et que ces forces ne peuvent trouver leur utilisation, ces connaissances leur application, qu'autant que le morcellement du sol soit disparu.

Et quand la propriété privée de la terre, fruit du labeur opiniâtre de celui qui en était ou qui en est encore le détenteur, se sera définitivement volatilisée aux rayons brûlants et absorbants de la grande propriété terrienne privée capitaliste, il ne restera plus, comme Marx l'a dit avec tant de force, qu'à *exproprier les expropriateurs*, afin que la masse des dépossédés puissent reposséder, sous la forme collective, sociale, la terre qu'on lui avait ravie.

Seuls resteront encore propriétaires individuels les petits et moyens cultivateurs ayant pu résister à la tourmente capitaliste.

Mais ce ne sera pas pour longtemps.

La pratique de syndicalisme et de la coopération les ayant préparé à une forme impersonnelle de propriété; la vue de l'exploitation raisonnée, méthodique et scientifique des grands domaines socialisés, les conviant à joindre leurs efforts, leur savoir et leur volonté aux efforts, au savoir et à la volonté de leurs camarades, ils ne tarderont pas à joindre leurs parcelles de terre à la propriété collective voisine afin de jouir des avantages que celle-ci procurera à ses détenteurs.

Et il en sera fait, et pour toujours, de la propriété capitaliste, de la production capitaliste et de l'exploitation capitaliste qui iront rejoindre dans le passé les anciennes formes de propriété, de production et d'exploitation qu'ont dû supporter nos aïeux — et dont ils se sont, eux aussi, débarrassés.

COMPÈRE-MOREL

En même temps que son numéro-anniversaire de Marx, le *Socialisme* publie un supplément en commémoration du 18 mars 1871. Toute la première page de ce supplément est réservée à un magnifique dessin original du grand artiste Poulbot.